

N° 9

1er NUMERO DE MAI 1942

Belgique 2,50 fr. / Bohême-Moravie 2,50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 5 koumas / Danemark 50 øre / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / Grèce 4 fr. / Grèce 12 drachmes / Hongrie 40 fillér / Italie 3 lire / Norvège 50 øre / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Serbie 5 dinars / Suède 53 öre / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2,50 cour. / Turquie 15 kurus



Signal

*Avant
le départ:*

Vérification
de l'appareil de
pointage.

Correspondant de
guerre Breu, PK



STALINE ET CRIPPS PARTAGENT L'EUROPE

Lorsque l'Armée soviétique aura enfin réussi à opérer sa percée, quand les Américains auront débarqué en France et les Anglais en Norvège... quand les bataillons de la Gépou monteront la garde Sous les Tilleuls à Berlin, devant l'Arc de Triomphe à Paris et au Palais royal de Stockholm... Quand les tueurs sibériens retrouveront dans les spécimens qui peuplent la fosse aux ours à Berne l'animal héraldique de la Russie et que les cow-boys du Texas se disputeront les meilleures places au Café de la Paix... alors, oh! alors, les rêves d'une réorganisation du continent européen se réalisefont. « Signal » essaye de montrer dans l'article qui suit l'utopie de ce rêve de l'adversaire



Molotov parle... Staline surveille.

UN festin au Kremlin, une anticipation du correspondant de « Signal ». « Molotov frappe contre son verre et se lève. Il toussote, les regards tournés vers Staline, son maître. Puis il commence à porter un toast aux hôtes étrangers. Le regard de Staline est voilé. Immobile et comme absent, il reste vautré dans son fauteuil. Soudain, au milieu d'une phrase, d'un mot, Molotov reste court : D'un geste imperceptible de la main, Staline lui a fait signe de cesser. Molotov se rassied dans un silence glacial. Spectacle pénible, dit le correspondant. Ce qui suit est pire, horrible aux regard d'un Européen. Les portes s'ouvrent, une foule de serviteurs fait irruption, portant des plateaux chargés de victuailles. Soudain, ils s'arrêtent, figés. Du même geste imperceptible de la main, Staline leur a fait signe de s'arrêter. Puis il prend lui-même la parole. Durant les dix minutes que dure son allocution, ces esclaves demeurent immobiles dans la posture où les a surpris le geste de Staline. Parfois sur la pointe du pied ou

prêts à déposer leur plateau, ou encore, au milieu d'une révérence. On dirait des personnages du Musée Grévin. C'est abominable. »

Ce même Staline, nouveau tzar, despote qui dispose de la vie de 180 millions de sujets, a exposé dernièrement ses buts de guerre à des journalistes étrangers. Des diplomates neutres qui revenaient de Samara ont confirmé leurs dires. Eden, le ministre des Affaires étrangères de l'Angleterre, a laissé entrevoir récemment, après son retour de l'Union soviétique, quelques détails du même ordre. Il a même ajouté, d'un air contraint : « Staline est un second Pierre le Grand ! » Dans la bouche d'un ancien élève d'Eton, cet aveu est assez significatif.

Trois buts

Que voulait donc Pierre le Grand sur la vie duquel Staline a fait tourner un film coûteux ? — « Ouvrir une fenêtre sur l'Europe », mettre en marche vers l'Ouest, contre une Europe usée, finie, le peuple russe qu'il croyait jeune et débordant d'énergie, parvenir enfin jusqu'à la mer mondiale. Voilà ce que voulait Pierre le Grand et ce qu'il a désiré voir réalisé par ses successeurs. Il vou-

lait dominer les trois grandes zones de l'Europe, ses deux bassins maritimes et ses terres. C'est pour être le maître dans le bassin de la Baltique qu'il a fait la guerre contre la Suède. Pour atteindre le bassin du Danube, il n'a cessé d'attiser les rivalités entre Vienne et Paris. Enfin, son désir de pousser jusqu'à la Méditerranée lui a fait commencer la lutte séculaire pour les détroits qui a naturellement fait de la Russie l'ennemie mortelle de la Turquie. Il voulait incorporer à son empire de steppes, la Baltique, le bassin du Danube et la Méditerranée orientale avec des glacijs en Scandinavie, en Allemagne et dans les Balkans. Ce sont là les mêmes positions stratégiques que Staline exige de l'Angleterre et dont il a parlé.

Il n'est donc pas surprenant que les Soviets veuillent déporter en Asie les trois peuples qui s'opposent à cette expansion vers l'Ouest. Deux, par une haute tradition, sont les défenseurs naturels de l'Occident contre les assauts de l'Orient. Le peuple hongrois s'est défendu pendant des siècles contre les attaques des Mongols, des Tartares, des Turcs et des Russes. Les Finnois n'ont cessé de défendre les frontières de l'Europe entre le lac Ladoga et la mer



LE RESTE DES EUROPEENS:
«John Bull, tu devrais nous venir en aide! « Je ne suis pas John Bull, mais simplement courtier. Very sorry, je ne puis rien faire. Je n'ai pas d'ordres de Washington, et je ne sais que faire. »



CHIMERE. L'Europe est partagée en deux. La Russie soviétique avec sa nouvelle capitale Berlin, a porté ses nouvelles frontières à l'Ouest sur la Baltique, sur le Rhin et le long de l'Adriatique. Elle a des points d'appui en Norvège, en Suède. Son excédent de population s'infiltra toujours plus avant à l'Ouest et ne tardera pas à écraser le reste de l'Europe. Finnois, Polonais, Hongrois sont déportés en masse en Sibérie, dans le Turkestan et derrière l'Oural. En tant que peuples, ils ont cessé d'exister. Dans le Proche-Orient, la Russie soviétique s'est emparée des Dardanelles. L'Iran est une république soviétique. Comme à l'Ouest, les Soviets étendent par là leurs frontières, ainsi qu'en Extrême-Orient. Ce qui reste de l'Europe a perdu toute importance culturelle. Ce qui reste de l'Europe est dans l'angle mort entre l'hégémonie soviétique et celle d'un nouvel empire mondial anglo-américain, dont le centre est à Washington. Ses habitants sont ravalés au rang de simples spécialistes travaillant pour les riches entrepreneurs d'outre-mer. L'Europe a fini de jouer son rôle.

Blanche. Quant au troisième, le peuple polonais, il est coupable, aux yeux des Soviets, d'avoir voulu jouer lui-même le rôle principal dans le mouvement d'expansion du panslavisme.

Ces projets de déportation sont camouflés sous les apparences de mesures de colonisation. On veut se donner l'air de libérer l'Europe et de remanier ses frontières. Les Polonais seraient déportés à l'est de l'Oural, région au climat très favorable, sans doute, mais dont les Kirghiz et les Cosaques qui la peuplent n'ont jamais pu tirer parti. Quant aux Hongrois, on leur suppose une extrême endurance au froid, puisqu'on veut les transporter dans la région des glaces éternelles, en Sibérie orientale entre Lena et Indigitzka, près de Werchojansk, le pôle du froid. Les Hongrois

retourneraient dans ce que l'on prétend être leur pays d'origine, au Turkestan.

On se rencontrera à moitié chemin

Les espaces ainsi vidés seraient repeuplés par des Russes dont la frontière ethnique serait reportée au golfe de Botnie, par où passent les bateaux chargés des minéraux suédois, sur la Vistule et sur le cours supérieur du Danube. La déportation en Sibérie de ces trois peuples les condamnerait à disparaître en tant qu'unités ethniques. Quant au sort réservé aux autres Etats européens par les Soviets et par l'Angleterre, il suffit, pour le deviner, de lire les discours et les déclarations de Cripps. Le but essentiel des Russes dans cette guerre, a-t-il dit, c'est Berlin. Il espère

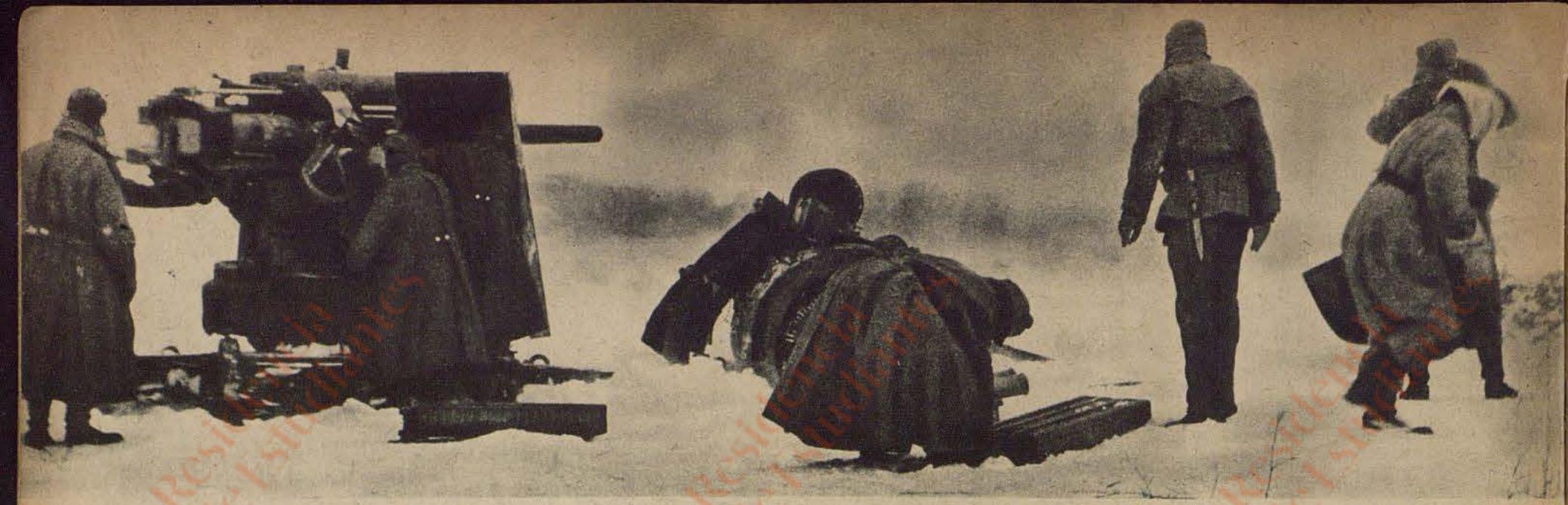
toutefois qu'ils ne s'opposeraient pas à ce que les troupes des Alliés pénètrent également en Allemagne. On trouverait bien une ligne stratégique entre les intéressés. On prendrait pour modèle l'Iran, premier théâtre de ce genre de collaboration entre l'Angleterre et la Russie soviétique. Et voici quel serait l'avenir des habitants de la vieille Europe, du continent d'où la lumière n'a cessé de répandre par le monde.

L'Europe deviendrait le continent le plus sombre

Contente entre deux nouveaux centres de domination du monde, le nouvel empire de Pierre le Grand et un nouvel empire amphibie, surveillée d'un côté par les flottes du bloc anglo-américain, qui relâcheraient à la « Nouvelle Héligoland », c'est-à-dire dans les îles

britanniques, et, de l'autre, par les sotnias de cosaques motorisés essayant vers l'Ouest et même au-delà du Rhin, l'Europe serait annihilée. Le rôle qu'on lui réserve est celui d'un atelier, dans le recouin le plus sombre d'une arrière-cour. Ces pays de savants et d'inventeurs ne seraient plus qu'une zone affamée où salariés et tributaires végéteraient péniblement.

Mais ce ne sont "là, heureusement, que chimères. La vraie Europe est dans les tranchées, dans les blockhaus, sur le front de l'Est. Elle serre les poings, bande ses muscles. Elle est prête à bondir. Et la lumière d'un frais printemps caresse encore ce continent éternellement jeune et créateur et qui se renouvelle sans cesse, et qui est décidé à combattre et à ne jamais capituler.

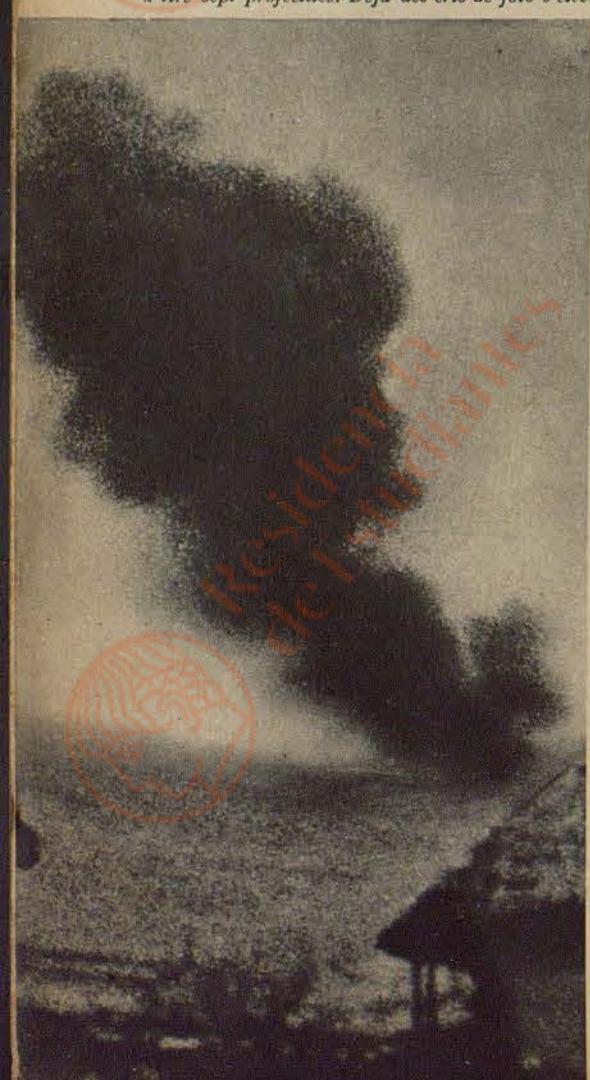


Le 33^e char soviétique

LA FOUDRE. Il y a juste quatre minutes que le canon a été mis en batterie — on voit encore l'avant-train dans la neige. Le premier obus est parti.



TRAVAIL DE PRECISION. Le canon antichar a tiré sept projectiles. Déjà des cris de joie s'élèvent...



... car le char soviétique qui grimpait une côte à plus d'un kilomètre, est aussitôt la proie des flammes.

Clichés du correspondant de guerre Rühle PK.

C'EST NOTRE 33e... annonce le lieutenant et il serre la main au chef de la pièce.





UNE TROUPE DE CHOC VA ÊTRE ENGAGÉE. «Combattant all-round», ainsi l'Anglais a surnommé le soldat allemand qui a fait ses preuves sur cinq théâtres de guerre. Mais ce terme sportif oublie que le mépris de la mort et la valeur morale sont le fruit d'une tradition militaire de plusieurs siècles.

LE SECRET

C'EST L'HOMME ET NON L'ARME QUI REMPORTE LA VICTOIRE

C'est l'homme et non l'arme que remporte la victoire. Les périodiques du monde entier, ces temps-ci, passaient fréquemment en revue les armées des différents pays, essayant de se rendre compte de leur valeur respectives, établissant des comparaisons, et surtout avec les armées du propre pays. On cherche, ainsi, une réponse à l'angoisse universelle: «Comment la guerre finira-t-elle?». «Signal» n'a nullement l'intention de prendre part à ce jeu de devinettes. Il est d'avis que la victoire reviendra aux puissances de l'Axe. Cette opinion est renforcée par les récents succès du Japon, dernier venu dans le conflit. Cependant, comme il est souvent question des «secrets» de l'armée allemande, nous donnons ici les résultats d'une enquête sur ces fameux secrets.

Le fusil du fantassin russe, que l'industrie soviétique fabrique par millions, est une arme excellente. C'est aussi par millions qu'on le retrouve dans le butin de l'armée allemande. Tout connisseur, à qui l'on met cette arme en main, constate que son poids est réduit, que le canon léger se refroidit rapidement, que la visée est très précise et qu'un chargeur copieusement garni permet au soldat russe de tirer 15 cartouches à répétition. En outre, le système d'éjection est extrêmement simple.

Le fusil allemand est plus lourd. Il ne permet de tirer que 5 balles de suite et il est un peu moins maniable.

Cependant, le soldat soviétique avec son arme, n'est pas à la hauteur du fantassin allemand. Non seulement le soldat allemand tire mieux, mais il tire plus longtemps. Il ne met baïonnette

au canon qu'à la dernière minute, tandis que le Russe épouse rapidement ses munitions et doit alors recourir à l'arme blanche.

L'arme très rapide que le soldat russe a en main, l'engage à tirer aveuglément, comme un fou furieux, devant lui. Un chargeur est bientôt vide. Seulement, pour le tir, comme pour le calcul, ce n'est pas la rapidité qui compte, mais l'exactitude. Certes, il est commode d'avoir un chargeur abondamment pourvu mais c'est le seul avantage. L'inconvénient, c'est la propension à tirer trop vite. Celui qui tire beaucoup et vite est à peu près sûr de manquer son but.

D'abord respirer, ensuite tirer

Qu'on ne s'imagine pas que les Allemands soient incapables de fabriquer des fusils analogues à ceux des Soviets. Mais ils préfèrent garder leur arme,

parce qu'ils savent qu'elle est bonne. On n'apprend pas au soldat allemand à éjecter rapidement sa douille une fois le coup parti, on lui apprend, avant tout, à rejeter l'air de sa poitrine avant de

tirer. Il doit apprendre à viser, avant qu'il lui soit permis de tirer. Il apprend le calme et la pondération et cette éducation correspond à la nature de son arme. L'homme ne peut rien faire de ce qui dépasse ses propres capacités. Il faut du temps pour viser et tirer avec sûreté. Lorsqu'un soldat a tiré 5 cartouches, il est bon qu'il repose le fusil, le temps de respirer profondément. Cette aspiration profonde rend au tireur le calme nécessaire. Pourquoi ne rechargeait-il pas son arme, entre-temps? Et cette manipulation détourne un instant sa pensée.

Des observateurs étrangers ont vanté l'armée allemande et soutenu qu'elle était la mieux armée du monde. Le fusil à tir rapide du soldat soviétique ne serait donc pas la meilleure des armes?

On n'est plus d'avis, aujourd'hui, que le tir rapide soit le critérium de l'excellence d'une arme. Pendant la guerre de 1870-1871, les critiques de l'étranger croyaient fermement que le fameux Chassepot de l'armée française déciderait du sort de la guerre. Or, la victoire est revenue aux Allemands, bien qu'ils n'eussent à leur disposition que le fusil à aiguille, plus lent.

Pour toutes les manipulations qui exigent en même temps rapidité et sûreté,



FREDÉRIC LE GRAND. Le masque mortuaire.

Il y a une limite. Le mieux, pour l'homme, est de conserver son calme dans ces moments-là. Nul être humain n'est aussi rapide qu'un taureau en furie et pourtant, dans les corridas, il meurt plus de taureaux que de toreros.

«Les Prussiens netirent pas si vite!»

Ce mot, souvent cité, remonte au siècle dernier. Il ne vaut pas seulement dans le domaine politique ou diplomatique, il est la consigne de tout soldat allemand. Un maître-pointeur lui-même ne peut tirer comme une machine. C'est pourquoi, là où le tir rapide est exigé, on se sert de la machine. La mitrailleuse lourde allemande a le plus grand débit du monde. On ne peut rien dire de plus, ni faire quoique ce soit de mieux. Mais c'est l'homme qui décide du sort de la bataille et non la machine. Ceux qui ont gardé le souvenir de la dernière guerre 1914-1918 se rappelleront comment le soldat sibérien, un géant puissamment armé, cédait devant l'adolescent allemand, faible et amaigri, de 1917.

Lorsqu'en 1864, on conseilla à l'amiral autrichien Tegetthoff, devant Helgoland, de ne pas attaquer avec sa flotte en bois les vaisseaux danois lourdement cuirassés, il répondit : « Ce sont les hommes qui combattent et non les machines. » Il ordonna l'attaque et tint tête à un ennemi supérieur en nombre, avec son propre vaisseau en flammes sous ses pieds.

Certes, on ne peut objecter que la machine ne soit l'auxiliaire indispensable de l'homme. Il serait stupide de sous-estimer son utilité. Mais il serait aussi stupide de lui accorder une valeur primordiale. L'importance accordée au robot — l'homme mécanique — est caractéristique de toute une partie de l'humanité qui s'est diminuée en mettant les valeurs morales au second plan. La machine se distingue de l'homme par son indifférence : elle ne sent ni ne souffre. Elle ne peut dire à celui qui la dirige et la manie où est son point faible. L'homme, en revanche, qui jouit de la plénitude de ses facultés et à qui on oppose la machine sur le champ de bataille — sur terre, dans les airs ou sur mer — ne tardera pas à discerner, par instinct et par intelligence, quels sont les points faibles de la mécanique, et à y remédier.

La peur de l'homme est pire que la peur de la machine

On ne s'étonnera pas d'une telle assertion, si l'on pense d'abord à l'âme, puisqu'il n'y a rien, dans tout ce que l'homme réalise d'artificiel, qui n'ait son origine dans son esprit même. Il présent avec son instinct plus vite qu'avec sa raison, les défauts de ses créations. Ceux qui vivent dans l'univers des machines le savent bien. Il faut reconnaître, cependant, que ce don de prescience ne se rencontre que chez les êtres supérieurs, seuls sensibles aux impondérables et capables de déceler les déficiences de la matière.

L'Allemand ne redoute pas la machine. On ne trouve pas d'«ennemi de la machine» en Allemagne. L'Allemand ne détruit la machine que sur les champs de bataille. Et s'il s'en rit et s'il en triomphe, c'est qu'il connaît ses failles.

Une des forteresses les plus puissantes du monde était Eben-Emael en Belgique, un gigantesque dispositif de machines installé au milieu des montagnes, à la frontière allemande, et destiné à porter la mort et la destruction. Aujourd'hui encore les techniciens militaires du monde entier se demandent comment l'armée allemande a pu réussir, en un temps très court, exactement en quelques heures, à s'emparer de cet

ensemble de robots meurtriers perfectionnés, et les réduire à l'impuissance. Mais qui parle encore aujourd'hui de la ligne Maginot prétendue imprenable ? Qui parle encore des fortifications de Verdun ?

Laissons les faibles d'esprit croire à un sortilège dont les soldats allemands auraient le secret et qui leur a permis de s'emparer des forteresses et de les anéantir. Celui qui connaît la nature humaine admet que ces murailles et ces tours d'acier ont été détruites avant tout par la volonté de l'homme. Le courage qui entreprend l'impossible vient du cœur et non du tempérament. La peur est le sentiment le plus méprisable qui puisse s'emparer de l'homme et la crainte de la machine n'est que le résultat de la peur.

une autre, mais celle d'une nation contre la masse. Les philosophes qui ont traité de la psychologie des foules savent que le jeu de certains sentiments humains peut engendrer de puissants mouvements des masses ; mais que, parfois aussi, ces sentiments allument de brèves passions, qui se consument en feu de paille. Le soulèvement du peuple allemand contre Napoléon fut l'expression du sentiment d'une âme commune. Les conditions du développement de l'âme d'un peuple dépendent de certaines dispositions caractéristiques et des conditions politiques dans lesquelles il vit. Un peuple est quelque chose d'autre qu'une masse humaine, parce que l'accord unissant ses individus n'est pas l'œuvre du hasard ou de passions générales suscitées par les événements, mais

struction publique ayant été rendue obligatoire, on put décreté en 1813 le service militaire obligatoire.

Cependant, avant que Napoléon, rejeton dégénéré de la Révolution française, pût être renversé, une révolution, venue d'en haut et, par là, très différente de la Révolution française, s'imposait en Prusse. Pour faire ressortir l'esprit de communauté du peuple, il ne suffisait pas d'introduire une réforme d'en bas, mais aussi de transformer l'âme. Un tel mouvement n'était possible que parce que, deux générations auparavant, Frédéric le Grand avait régné en Prusse. Le philosophe couronné avait discerné que le sort du citoyen européen de l'avenir était dans la constitution de l'Etat. Il pensait que, seul, l'Etat est capable de développer d'une manière profitable l'esprit de communauté et qu'il fallait, en conséquence, subordonner les intérêts de l'individu à ceux de l'Etat. Déjà, son père, Guillaume I^r, avait défendu ce point de vue et Frédéric, encore prince héritier, avait fait la dure expérience de son exactitude avant de se convertir aux idées de son père. Mais la réalisation finale de cette conception est réservée à des hommes libres et il importe de constater, pour une nouvelle histoire de l'humanité, que la puissance militaire et l'unification du Reich ont leur origine dans l'abolition des peines corporelles dans l'armée allemande.

En 1807, c'est le sentiment de l'honneur qui est reconnu comme base de l'éducation morale de l'homme. Et c'est là que débute, pour l'armée prussienne, une renommée nouvelle qui, durant le XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, n'a fait que s'accroître. Le monde étonné vit alors revivre avec un nouvel éclat l'esprit du Grand Frédéric. Il vit s'écrouler Napoléon. Il vit le peuple allemand défendant les valeurs reconnues par ses philosophes : courage, intrépidité, liberté, honneur, et même s'élevant, au temps de la réaction, contre ses propres princes.

«Qui a peur du méchant loup?»

Se perdre dans l'Etat, porter en soi l'idée de l'Etat et lui donner une forme concrète par sa manière de vivre, tel a été, tel demeure le dessein hardi de tout Allemand à travers les vicissitudes politiques et sociales de son histoire. La réalisation de cette tendance n'est pas achevée, car les générations ne disposent que d'un temps très court ; mais l'audace de ses penseurs accompagne l'Allemand dans toutes les voies de sa destinée et surtout sur les champs de bataille. Jamais l'esprit allemand ne s'est fermé aux manifestations de l'esprit des autres nations européennes, de même qu'il se sent européen pour avoir plongé profondément dans l'âme hellénique. Mais l'esprit allemand refuse de s'incliner devant la matière et de diviniser les masses. Il repousse ce culte, instrument d'anéantissement que l'Union Soviétique et l'Amérique tentent d'imposer à l'Europe.

La plupart des hommes parlent du militarisme prussien comme l'aveugle parle des couleurs. La première puissance militaire prussienne, qui va du Grand Electeur jusqu'à Frédéric le Grand et s'effondra en 1806, n'était encore que celle d'une maison princière. Après 1813, elle devint celle du peuple, de la nation même. La différence est essentielle. Après l'introduction du service militaire obligatoire, il ne fut plus permis d'acheter une charge d'officier ou le commandement d'un régiment. L'entretien des compa-



LE MONUMENT FUNEBRE DE SCHARNHORST, créateur de la réforme militaire allemande en 1807. Ce monument fut érigé par ses frères d'armes au cimetière des Invalides, à Berlin, avec cette inscription : « Blessé à Grossgörschen, succombé à ses blessures à Prague, le 28 juin 1813. »

L'âme nationale contre l'âme des masses

Depuis longtemps déjà, en Europe, des philosophes se sont efforcés de lutter contre ce sentiment de la peur chez l'homme. Hippolyte Taine, le grand philosophe français qui explique la nature humaine par les trois facteurs : race, milieu et moment, a déjà annoncé à ses compatriotes, au siècle dernier, que la philosophie classique germanique avait donné ses directives à la pensée européenne pour une certaine d'années. Or, la domination de la peur fait partie de cette rénovation de la nature humaine.

On ignore trop encore combien la philosophie allemande est en rapport intime avec le soulèvement des Allemands contre Napoléon. Ce fut pas la révolte d'une masse humaine contre

le résultat de caractéristiques sociales et géographiques qui conditionnent l'esprit de la communauté.

Une révolution qui vient d'en haut

C'est du soulèvement spirituel et moral du peuple allemand contre Napoléon, qu'est né le service militaire obligatoire en Prusse. Scharnhorst, philosophe et soldat, reconnut que, pour imposer le service militaire, il fallait d'abord supprimer le servage, donner aux communes leur propre administration, reconnaître la liberté et le droit de propriété du paysan et décréter l'instruction publique obligatoire.

La première attaque indirectement portée contre Napoléon le fut contre les illétrés. Ce fut l'œuvre de Scharnhorst, créateur du Grand Etat-Major : l'in-



Le maréchal Walter von Reichenau,
mort le 17 janvier 1942.

Cliché: Ramimé



Prusse, comme l'avaient été Goethe et Schiller par le duc de Weimar. Le pré-décesseur de Moltke à l'Etat-Major de l'armée prussienne, le général de cavalerie von Reyher, était fils d'un chantre et avait servi comme sous-officier durant la première partie de la guerre de Libération. Il fut anobli à l'âge de 42 ans. Sa carrière est surprenante : il passa du grade de sous-officier à celui d'officier en temps de paix et, après son brevet d'officier, en 1810, il dut attendre longtemps avant de prendre du galon.

En principe, un homme du commun ne pouvait être nommé officier qu'en récompense d'une conduite exemplaire devant l'ennemi. Pour Reyher, ce furent ses qualités remarquables qui furent décisives en temps de paix. Mais, une fois nommé officier, il fit rapidement carrière et se trouva commandant à la fin de la guerre de Libération. Quand il fut chef de l'Etat-Major, il le réorganisa de telle sorte que Moltke, selon son propre témoignage, n'eut plus qu'à s'en servir. Plus récemment, le maréchal de Mackensen offre un exemple analogue. Fils d'un petit cultivateur, il était adjudant de hussards pendant la guerre de 1870-1871, il prit du service actif quelques années après la paix et fut plus tard anobli. Erich Ludendorff, le général de la 1^{re} guerre mondiale, était issu d'une famille bourgeoise.

Le périodique «Fortune» et un secret allemand

Au cours de la réforme de 1806-1807, le fils du paysan Scharnhorst ne craignit pas de congédier 150 généraux qui, de même que leurs troupes, s'étaient conduits d'une manière indigne devant l'ennemi. Plusieurs d'entre eux furent punis, il y eut même des condamnations à mort. Pas un Prussien ne consentirait à tirer de l'oubli où l'histoire les tient désormais les noms de ces malheureux, mais il est facile de s'imaginer combien de noms nobles, connus, se trouvent sur cette liste. La noblesse d'épée a dû toujours faire ses preuves en Prusse. Celui qui se montrait incapable disparaissait. En revanche, le souvenir des morts illustres ne s'effacera pas des annales de l'armée allemande. Sous Scharnhorst, tous les régiments qui ne s'étaient pas conduits d'une manière irréprochable furent licenciés. Les nouveaux régiments furent d'abord désignés par des numéros, puis plus tard, à la fin du siècle dernier, portèrent le nom des héros de l'armée allemande de la Prusse. Cette conception a passé de l'armée de terre du Reich aux moindres unités de la Luftwaffe et de la Marine. C'est une vieille tradition qui sert merveilleusement l'armée allemande : elle lui conserve sa force d'attaque. L'armée allemande est, sans contredit, la plus riche en traditions. Et ceux qui possèdent une tradition se distinguent scientifiquement de la masse.

Dans le numéro de décembre 1941 du périodique américain «Fortune», un auteur anonyme fournissait une vue d'ensemble des forces de l'armée américaine ; «Signal» a déjà publié des extraits de cet article.

On y trouve :

«Dans une conférence de presse pendant les manœuvres de Louisiane, le lieutenant-général Lesley Mc Nair, chef d'Etat-Major général, s'est plaint

Le secret des vedettes-torpilles italiennes

Grâce à cet engin nouveau, l'Italie a fait subir aux Anglais de rudes échecs. Dans la baie de Suda, le croiseur «York» et trois bâtiments de commerce ont été coulés. A Malte et à Gibraltar, de nombreux navires de commerce et à Alexandrie les cuirassés «Queen Elisabeth» et «Valiant» ont eu le même sort. C'est par les communiqués anglais que l'on a entendu parler de ces vedettes-torpilles. Le gouverneur général de Malte, Edward Jackson, a été le premier à les mentionner. C'est lui qui a révélé que ces vedettes n'ont pour tout équipage qu'un seul homme. Il lance son embarcation avec sa charge d'explosifs contre l'ennemi, et juste avant d'arriver au but, se jette lui-même à l'eau. Son siège pneumatique se transforme en un petit canot de caoutchouc avec lequel il essaie de se sauver. On pourrait croire que ce sont ces armes nouvelles qui provoquent le succès. Il n'en est rien. Plus que la technique, vaut l'intégrité du soldat. «Signal» a interrogé le pilote d'une de ces vedettes-torpilles. Ce qu'il a dit livre le secret essentiel de son arme : «Notre dévouement à la patrie est si profondément ancré en nous que rien au monde, même notre propre vie, n'a autant de prix que sa gloire.»

Suite de la page 8

gnies par les capitaines, celui des régiments par leurs propriétaires fut immédiatement supprimé. Jusqu'à cette époque, il en avait été en Prusse comme ailleurs : on faisait de soldats de valeur ou de princes des propriétaires de régiments, pour aider à remplir les caisses de l'Etat.

«Le Rouge et le Noir»... et quelques histoires sur la noblesse

Le propriétaire d'un régiment recevait du monarque une certaine somme pour l'équipement, l'entretien et la

soldé de ses troupes. Plus il économisait sur cette somme, plus il pouvait mettre d'argent dans sa propre caisse. Ce système se répétait du haut en bas de la hiérarchie. Les chefs des compagnies, commandants et capitaines, recevaient du propriétaire du régiment une somme globale pour l'entretien et la solde de leurs soldats. Si l'on a quelque expérience des hommes, on peut facilement s'imaginer quelle maigre somme revenait en fin de compte au simple soldat, avec l'application de ce système. On peut, d'autre part, mesurer les efforts qu'il a fallu faire pour amener une transformation morale et

abolir ces pratiques. Dans la France révolutionnaire, longtemps, après la chute de Napoléon, il était encore possible d'acheter une charge d'officier. Il suffit de lire «Le Rouge et le Noir» de Stendhal pour s'en rendre compte.

Comme c'était la coutume en Prusse au siècle dernier d'anoblir les hommes de valeur, on croyait de bonne foi à l'étranger que, seule, la noblesse avait, en Prusse, le droit de donner son avis dans les choses militaires. Cependant le général Scharnhorst, vainqueur de Napoléon et réorganisateur de l'armée prussienne, était fils d'un paysan. Il fut anobli plus tard par le roi de

que, depuis vingt ans, on ait laissé l'armée manquer de capitaux, au point qu'elle se trouve privée d'armes modernes suffisantes. A cet égard, le général avait raison. Cependant, il y a un point qu'il a oublié d'élucider : celui de savoir s'il est nécessaire de consacrer de gros capitaux pour enseigner la stratégie actuelle, alors que les sommes indispensables aux armements modernes et à l'organisation des manœuvres font défaut. Les restrictions du budget ne peuvent être rendues responsables de toutes les déficiences. L'armée allemande a appris ses nouvelles méthodes de combat à une époque où elle devait vivre sur des capitaux très réduits.»

Nous trouvons encore, dans l'article, le passage suivant : « Un officier des U.S.A., qui avait vu l'armée allemande de près, a déclaré avec une certaine impatience : « Nous avons tous lu de nombreuses considérations et explications sur le rôle joué dans les victoires allemandes par les chars, les stukas et l'infanterie ; mais on trouve à peine dix mots sur la tactique allemande pour motiver les succès remportés. Que de fois les Allemands n'ont-ils pas répété qu'ils ne possèdent aucune arme nouvelle ! Or, nous savons que c'est l'exakte vérité : ils se servent d'armes connues, mais ils savent les coordonner et les faire servir au même but ; en un mot, ils ont employé une tactique pleine d'efficacité. »

Au commencement est l'homme

Dans le même article, « Fortune » en arrive à conclure que l'armée allemande est, « sans conteste, la meilleure du monde ».

Naturellement « Fortune » ne s'arrête à certaines particularités de la conduite des opérations allemandes que pour mieux constater les déficiences de l'armée américaine.

Le problème pour les Américains est de savoir s'ils réussiront à former un tout homogène de leur garde nationale, de leur armée de métier et des citoyens qu'ils viennent d'appeler sous les drapeaux. « Fortune » critique vivement l'esprit de dilettantisme qui règne dans la garde nationale, surtout chez les officiers. Cependant cette amère critique de l'armée américaine aurait porté plus de fruits, si elle ne s'était bornée à ne considérer qu'un des aspects de la méthode allemande. « Fortune » ne parle que de la technique, mais il oublie de mentionner les hommes qui ont mis la théorie en pratique.

Cette armée allemande, aujourd'hui, sans conteste, la meilleure du monde, ne date que de cinq à six ans : c'est seulement en 1935 que le service militaire obligatoire a été rétabli en Allemagne. Depuis 1919, époque à laquelle le service militaire fut supprimé, jusqu'en 1935 où il fut rétabli, 16 classes allemandes sont restées absolument sans aucune formation militaire. Certes, l'Allemagne possédait un noyau de 100.000 hommes, qui constituait une excellente école de cadres et qui innova et essaya de nombreux systèmes tactiques et techniques. Cette armée a pu défendre et conserver la tradition, mais personne et surtout aucun technicien étranger n'aurait jamais cru possible qu'on pût engager une telle armée de 100.000 hommes dans une guerre. Dans le rapport qui a été donné par Adolf Hitler sur la campagne de Pologne, le

Führer décrit comment les divisions de la territoriale ont défendu un secteur menacé du front allemand contre les furieuses tentatives des Polonais.

La meilleure armée du monde ?... Une improvisation !

Les hommes qui se sont ainsi distingués étaient d'anciens combattants. Appelés au début de la campagne, ils n'avaient pas eu un fusil en mains depuis vingt ans. Et l'on peut prétendre sans ironie que cette première armée du monde n'est pas autre chose qu'une improvisation. Tandis que les Allemands se voyaient pendant seize ans obligés de renoncer à l'éducation militaire de leurs hommes, les Soviets formaient chaque classe nouvelle avec le plus grand soin. Et cependant, sans tenir compte de ces seize classes « creuses », les Allemands ont accepté la lutte avec l'armée russe.

Ce serait une erreur de s'imaginer qu'une tactique géniale, élaborée dans le calme du cabinet, puisse être appliquée à n'importe quelle troupe. Certes, les Allemands attachent une grande importance à leur tactique, mais ils sont, d'autre part, convaincus que ce n'est pas non plus un quelconque article d'exportation. Elle a été créée pour les hommes qui peuvent et doivent la mettre en pratique. Le secret de cette tactique est donc l'homme lui-même et, dans le cas actuel, l'homme allemand, dont l'une des forces secrètes, dont la base solide est sa tradition.

On peut entretenir une tradition, mais on ne peut pas la créer artificiellement.

Dans l'armée de 100.000 hommes de 1920, de même que dans la police, il existait des compagnies spéciales où se conservait la tradition. Elles étaient comme les autres, avec cette différence qu'elles maintenaient en honneur les souvenirs des actions d'éclat du passé. Aucun régiment qui s'était distingué n'était oublié. Dans les casernements des unités, on conservait les souvenirs et les armes du passé, drapeaux, uniformes, tableaux. On observait, en outre, les coutumes qui rappelaient l'époque glorieuse. Il ne s'agissait d'aucune cérémonie pompeuse, mais de simples manifestations. On voit, par exemple, quelquefois à la manche d'un soldat un mince ruban portant une inscription brodée. Ce ruban indique que le soldat appartient à une troupe spéciale dont le nom, dans la plupart des cas, est consacré par la tradition. Le ruban bleu clair est le signe de Gibraltar. La compagnie qui le porte perpétue le souvenir du régiment qui, autrefois, près de Gibraltar, prit une montagne d'assaut. Ce régiment fut cité à l'ordre du jour et, pour en conserver le souvenir, on porte encore ce ruban bleu clair plus de cent ans après. Durant les cours d'instruction militaire on rappelle aux hommes l'histoire du régiment. Presque tous les régiments ont leur marche. Certains de ses chants sont d'une grande beauté, comme la marche du « Dessauer », musique italienne du XVIII^e siècle, qui fut composée en l'honneur des faits d'armes des Prussiens devant Turin. Le 9^e Régiment



LE PONT VIVANT. Chaque soldat japonais porte en lui l'antique vœu du Samouraï : Se sacrifier pour la patrie.

d'Infanterie conserve le souvenir du vieux « Dessauer » et le droit de jouer sa marche.

La garde à la gare de Friedrichstrasse

L'auteur de ces lignes était, en 1939, simple soldat à la 13^e compagnie d'un

régiment qui avait remplacé le 67^e régiment d'infanterie. Cette compagnie avait pour mission de conserver la tradition des anciens 3^e et 4^e régiments de la Garde à pied. Le 67^e régiment d'infanterie avait été envoyé en Pologne. La 13^e compagnie du régiment de remplacement reprit donc, à son



LA FLAMME RASANTE. Un emploi nouveau d'armes connues assure au soldat allemand ses succès répétés. Son éducation a éliminé le mot « impossible ».

compte, le maintien de la tradition des 3^e et 4^e régiments de la Garde à pied. Voyons comment la chose se fit :

A l'époque de la première guerre mondiale et jusqu'en 1918, le 3^e et le 4^e régiment de la Garde à pied étaient chargés de la garde à la gare de Friedrichstrasse qui, comme on le sait, est en plein milieu de Berlin. Fidèle à la tradition, la 13^e compagnie du 67^e fut chargée de cette surveillance. Le 67^e était en garnison dans la banlieue de l'ouest de Berlin. C'est là que le régiment qui le remplaçait alla s'installer. Pour aller monter la garde en gare de Friedrichstrasse, les hommes de la compagnie devaient faire d'abord une longue marche, puis accomplir ensuite un trajet d'une demi-heure en chemin de fer. Il aurait été

sur la Manche en 1940, commandait l'escadrille de chasse « Richthofen ». Mölders, le plus grand de tous les pilotes de chasse, continuera à vivre dans la tradition de la Luftwaffe, puisque déjà, quelques mois seulement après sa mort, il y a une escadrille de chasse « Mölders ». Dans la Luftwaffe moderne, il existe quelques manœuvres qui portent le nom de leur inventeur, comme par exemple : le retourne « Immelmann » (Immelmann était l'un des meilleurs pilotes de la Grande Guerre). Tout candidat pilote apprend, dans les cours d'instruction technique, que les principes de l'attaque ont été fixés par les pilotes von Boelcke et Richthofen, les deux grands as de la première guerre mondiale, et sont toujours en vigueur.

La roue du destin tourne en arrière

Il y a dans l'armée allemande quatre catégories d'officiers. D'abord les anciens officiers de l'armée de la monarchie qui ont repris du service actif, quand le service militaire obligatoire a été rétabli ; puis, les officiers de l'armée de 100.000 hommes, ensuite les sous-officiers promus officiers, enfin les jeunes officiers tout nouveaux. Ces quatre catégories constituent une classe homogène, dans laquelle il n'existe aucun froissement, aucun antagonisme de conceptions, aucune scission, comme il en existait, par exemple, dans l'armée française de 1870-1871, entre les simples troupiers et les officiers possédant une instruction universitaire. Ces

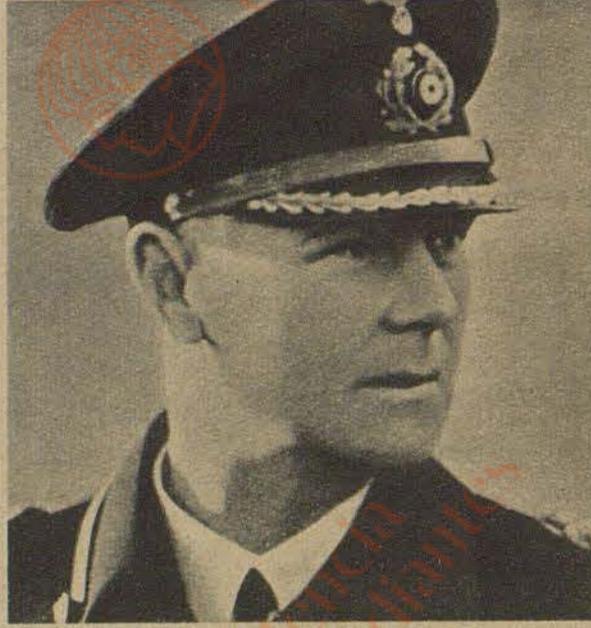
Tout Allemand sait que, grâce à la tradition, le grade est conféré à l'homme qu'il faut et en est digne. Qu'on se rappelle le cas de Seydlitz, le plus jeune des généraux nommé par Frédéric le Grand avant la bataille de Rossbach. Le roi ayant mis sous ses ordres toute la cavalerie et des généraux qui comptaient le double de son âge et devenaient ainsi ses subordonnés, Seydlitz les rassembla tous et leur dit simplement : « Messieurs, j'obéis au roi et vous m'obéissez ». Par là toutes les questions d'ancienneté et de grades se trouvaient réglées.

La tactique allemande et le système de l'aiguille

De l'automne 1939 au printemps 1942, vingt-cinq généraux sont morts à l'en-



OTTO WEDDIGEN, qui ne revint pas, en 1915, du combat, fut à l'origine de la gloire des sous-marins allemands.



LE COMMODORE BONTE, commandant des destroyers devant Narvik en avril 1940, succomba héroïquement sous le nombre des Anglais.



WERNER MÖLDERS, le plus célèbre pilote de chasse, vainqueur dans 115 combats aériens, inspecteur de la chasse aérienne, est mort le 22 novembre 1941.

plus pratique de faire monter la garde en question par une troupe en garnison à Berlin même. Mais le respect de la tradition fut plus fort que les considérations pratiques. Les hommes qui accompagnaient ce long trajet devaient toujours se représenter qu'ils le faisaient pour perpétuer le souvenir glorieux du 3^e et du 4^e régiments de la Garde.

Le respect de la tradition maintient la force du caractère

Il serait sans intérêt de s'arrêter longtemps à de tels détails si l'on ne marquait par là à quel point le respect de la tradition dans l'armée contribue à fortifier le caractère du soldat. L'âme de la communauté nationale a son expression dans celle de l'armée. Ce ne sont pas seulement les événements du présent qui alimentent cette âme, elle puise surtout sa force dans le souvenir du passé. Quand l'artilleur d'aujourd'hui se rappelle que sa batterie lança ses premiers projectiles sous Frédéric le Grand, à la bataille de Torgau, cela ne l'empêche pas de servir des engins les plus modernes, mais son rôle prend tout à coup une grandeur singulière à l'évocation de tous ces morts qui ont écrit de leur sang l'histoire de sa batterie.

Cet esprit de la tradition se retrouve même dans les armes les plus modernes. C'est ainsi que les escadrilles de chasse portent les noms des pilotes célèbre de la Grande Guerre. Le commandant Wick, tué au cours d'un raid

Weddigen et Bonte

Les flottilles de sous-marins allemands portent aussi le nom des héros qui se sont fait un nom dans la Grande Guerre, comme par exemple la flottille « Weddigen ». En 1914, à une époque où personne ne croyait encore à la puissance des sous-marins, le jeune commandant Otto Weddigen coula, en quelques minutes, trois vaisseaux de guerre britanniques. Pas un contre-torpilleur allemand n'a été baptisé d'un de ces noms mythologiques ou féminins, comme on en trouve dans la flotte anglaise. Chacun de ces bateaux perpétue le souvenir d'un capitaine qui s'est distingué durant la Grande Guerre. Le commandant Bonte, tué durant la campagne de Norvège, avait repoussé l'attaque des Anglais contre le détroit. Son nom est celui d'une unité de la flotte.

Si l'on tient compte de ces faits, on comprendra pourquoi, avant la déclaration de la guerre actuelle, les Allemands n'ont pas hésité à « improviser » la meilleure armée du monde, composée d'éléments disparates, comprenant toutes les classes, soldats exercés et recrues, anciens combattants et jeunes gens inexpérimentés. En Amérique, 30 ans est la limite d'âge pour un lieutenant ; dans l'armée allemande, il y a des lieutenants de 45 ans. Ils ont l'avantage d'avoir fait la Grande Guerre et d'avoir su garder l'élasticité du corps et de l'esprit indispensable pour la guerre actuelle.

hommes qui, depuis 1918, étaient déliés de leur serment et avaient dû se consacrer à des emplois civils, ne s'étaient jamais désintéressés des choses militaires. Ils étaient sans espoir dans l'avenir, car ils ignoraient si l'Allemagne pourrait jamais, de leur vivant, posséder encore une armée. Mais ils continuaient à parfaire leur éducation militaire, tout au moins par des lectures. Ils maintenaient, par la pensée, le lien avec l'armée et ils se retrouvent aujourd'hui, avec leur expérience d'hommes mûrs, à la place qu'ils avaient dû abandonner autrefois. Que de fois on entend des hommes mûrs soupirer : « Ah ! si j'avais seulement 25 ans et si je pouvais recommencer avec l'expérience que j'ai maintenant ». Telle est la situation des officiers de la Grande Guerre qui ont repris du service. Ils ont derrière eux une longue expérience et, forts de cela, recommencent une œuvre de jeunesse. Il est rare que la roue du destin tourne en arrière et offre ainsi à l'homme l'occasion de joindre l'expérience de la raison à l'ardeur de la jeunesse.

On trouve à la tête de l'armée allemande des généraux de tout âge qui, souvent même, combattent les armes à la main. Un lieutenant-colonel de 30 ans et un sous-lieutenant de 45 sont naturellement des exceptions, mais ils ne troublent en rien ni le développement des combats ni le maintien de la discipline. Le général d'à peine 40 ans en Allemagne est vraiment un général et non un officier de parade.

nemi. Quelle est la nation dont l'armée pourrait en dire autant ? Ces hommes sont tombés parce qu'il n'y a dans l'armée allemande aucun chef qui ne soit prêt à donner sa vie, si elle est nécessaire. Là est le secret de toute la tactique allemande. L'homme de haute valeur va toujours de l'avant, sans hésiter, quand une décision importante est en jeu. Un des premiers maréchaux de l'armée prussienne sous le Grand Electeur fut Derfflinger. On prétendait qu'il avait été autrefois tailleur et, quand on lui en parlait, il frappait sur son épée et disait : « Voici mon aiguille ». On pourrait peut-être expliquer la tactique allemande d'après un exemple de la vie de ce tailleur. L'officier allemand est la main qui guide l'aiguille — troupe — à travers le drap — l'ennemi. La main doit être partout et même sous l'étoffe, quand la pointe doit traverser. Tel est le secret de la tactique allemande et de ses succès. Chacun peut en faire l'application, mais qu'on pense à la parole émouvante que tout Allemand connaît depuis l'école et par laquelle Frédéric le Grand fit le bilan de la victoire de Prague : « Les pertes des Prussiens, dit-il, s'élèvent à 18.000 combattants, sans compter le maréchal de Schwerin qui, à lui seul, en valait 10.000 ». Ce mot du roi est le plus beau monument qu'on puisse dresser à un maréchal qui, âgé de 73 ans, le drapeau en main, tomba percé de cinq balles, montrant à la postérité comment un officier prussien sait mourir.

Suite au prochain numéro

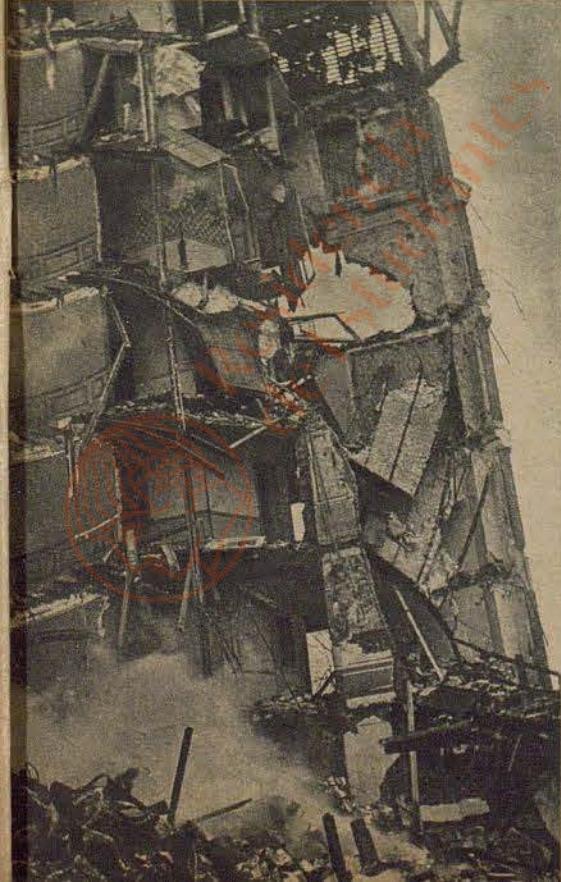


Ils sont revenus...

Fin mai 1940: A Dunkerque
après la fuite des Anglais



Mi-mars 1942: A Paris, après l'at-
taque des bombardiers anglais





La « chicane » En plein milieu des barbelés, le groupe de choc subit la grêle des éclats d'obus, des grenades et des lance-flammes. Un homme s'assure de sa grenade à main. Il faut un sang-froid inouï pour couper les fils de fer. Crac, crac font les cisailles. Pas un geste de trop, pas un de moins. Seul un calme parfait permet d'agir rapidement. Ainsi les soldats allemands réussissent à se frayer percée sur percée.



Le bac La traversée d'un fleuve ne dure que quelques minutes. Pendant ce temps-là, chaque homme sent, dans le radeau, que le destin décide. Le sort est son voisin. Ni pierre, ni arbre, ni buisson ni mouvement de terrain pour se dissimuler, et les fleuves sont larges en Russie. L'homme est exposé, en face de l'ennemi. De tels instants décident du sort des régiments, des armées, du résultat des batailles. Ces passages en bac dérideront de l'avenir de l'Europe.

ILS N'EN PARLENT PAS

Au cœur
d'une attaque

Cliché
du correspondant de guerre
Kirchhoff, PK.

Le combat sous bois La forêt est pleine de maléfices et de traquenards. Derrière chaque arbre, l'ennemi guette. Hostiles, des francs-tireurs tirent dans le dos, des blockhaus sont camouflés sous les branches mortes, des mitrailleuses crachent dans les clairières. Des tanks érasent les taillis. Quelquefois la forêt flambe. Ouvrir une chicane est difficile, passer l'eau est angoissant, mais le combat en forêt est le plus dur de tous. En général, les soldats aiment raconter ; pourtant, ils ne parlent guère des combats sous bois.



Trois soldats soviétiques, ont écrit chez eux, au pays de la Volga...

1. « Nos journées sont mornes ; nos nuits atroces. Il fait froid. La neige tombe sans cesse. On nous a fait prêter serment au bout de trois semaines, au lieu d'attendre les trois mois traditionnels. Nous sommes constamment sous le feu. Les Allemands tirent sans répit. Des maisons de quatre ou cinq étages dégringolent. Souvent, nous sommes obligés de dégager des hommes ensevelis sous les décombres. Plus rien n'est certain dans la vie. J'attends la mort. L'ennemi est à 15 kilomètres. Tous les chemins sont coupés. Nous vivons de 600 grammes de pain. La route est barrée. Aucun ravitaillement ne parvient jusqu'à nous. Je sens que ma vie se terminera ici. Si je devais écrire tout mon malheur, ma lettre n'arriverait pas. »

2. « Tous les jours, un transport de blessés. Souvent, les soldats sont gelés vifs. Je serai bientôt envoyé au front. Pourvu que je puisse y aller avec un ami. Sans ami, on n'a pas grand'chance. Les Russes abandonnent leurs blessés, sans secours, sur le champ de bataille. »

3. « Léningrad est encerclé par les Allemands. Aucun moyen de s'échapper. Et, très probablement, ils prendront Moscou. Ils n'arrêteront pas avant d'avoir occupé toutes ces villes. Et, dès qu'ils en seront maîtres, le Japon entrera en guerre. Il ne faut pas s'imaginer que nous puissions survivre. Impossible de combattre de telles puissances avec des bâtons dans la main. »

СОВЕРШЕННО СЕКРЕТНО

Серия " " " "

Литер " " " "

Ст. делопроизводитель

Пункт отправления	Чебоксары	№ 4363 ЧВ
К описи №	ЧБ С ЕР	Пункт назначения
Порядок №		Чепчига

РАСПИСКА

Пакет серии К из гирь. Чебоксар за № 4/12427
исходящий из Чебоксары в адрес Чепчига
в исправкой упаковке 19 г.
получил: лично адресат

М. П. По доберанности №

Примечание Подпись учинять разборчиво и заверять мастихиной печатью. При повреждении оболочки или печати проверять содержимое в присутствии сдагчика, оформляя результат пометкой на обороте сего.

№ 4/12427

Гор. Чебоксары, НКВД Чувашской республики



Les sceaux noirs de la Guépéou signifient mort.

... et la réponse fut:

«LE MAXIMUM DE PROTECTION SOCIALISTE»

Dans son prochain numéro, «Signal» publierà l'extrait du journal d'un commandant soviétique, trouvé en même temps que l'enveloppe bleue

VOUS avez vu ces lettres de trois soldats soviétiques photographiées sur la page de gauche. Elles ne sont pas parvenues à destination. La censure de la Guépéou les a ouvertes, a jugé leur contenu suspect et décide de « liquider » l'affaire. Ces épisodes ont eu lieu dans l'est lointain, sur la Volga, dans une région où les habitants parlent une langue tartare, le tchouvach. Les trois lettres étaient écrites en tchouvach. Et là Guépéou de Tschéboksary a dû les faire traduire avant de pouvoir les lire.

On a continué de pousser les soldats vers les lignes allemandes. Entre temps, les lettres avaient été glissées dans une enveloppe bleue, adressée au chef de la 2^e section spéciale de la Guépéou

à Léningrad. Elle portait le numéro 4-12.427. «Confidentiel !» Cette enveloppe contenait un arrêt de mort.

Mais ce pli non plus n'est pas arrivé à destination. Avec beaucoup d'autres papiers, l'enveloppe bleue est tombée entre les mains des Allemands.

Les trois lettres du front dans l'enveloppe de la Guépéou révèlent toute la misère du soldat russe. La lettre de la Guépéou qui les accompagnait donne une idée de la sévérité féroce des tchékas. «Le maximum de protection socialiste» sera appliquée aux trois correspondants. C'est la mort, déguisée sous une formule par les bourreaux bureaucratiques.

30-я АСС Республеки
Канцелярия Халык Комиссара ЧТВ
Народный Комиссариат
Внутренних Дел
Чувашской АССР

18 .. генваря 1941
№ 4/12427

При этом надлежит " 4 " документа " " с
меморандумами для передачи органам Г. В.Д. соответствую-
щих п/яц. не оперативное использование.

Приложение: по тексту.

Бач. спедотчела Т.В.Д Чувашской АССР
ст. лейтенант Госбезопасности
СЕМЕНОВ

FAC-SIMILE DE LA
NOTE DE LA GUEPEOU
maintenant l'UKWS
(Commissariat du Peuple
pour l'Intérieur).
«Ci-inclus, je vous envoie
quatre documents «K» avec
les mémorandums relatifs,
avec prière de les remettre
aux organes compétents de
la Guépéou, pour applica-
tion opérative.»



CAPTURES. Ils ont lutté pour l'Angleterre et viennent d'être faits prisonniers. Les soldats italiens les fouillent et les désarment.



AFRIQUE — CERCLE POLAIRE — SUD-EST ASIATIQUE

Clichés PK: correspondant de guerre Eitel-Lange (1)
Luce (1), Foto Japan

COMBAT DANS LA JUNGLE.
Des soldats japonais, maîtres dans l'utilisation du terrain, avancent à travers une région marécageuse.

UN ANGLAIS AU-DESSUS DU FJORD. Des chasseurs alpins allemands tirent d'un ferry-boat sur un avion de reconnaissance britannique.

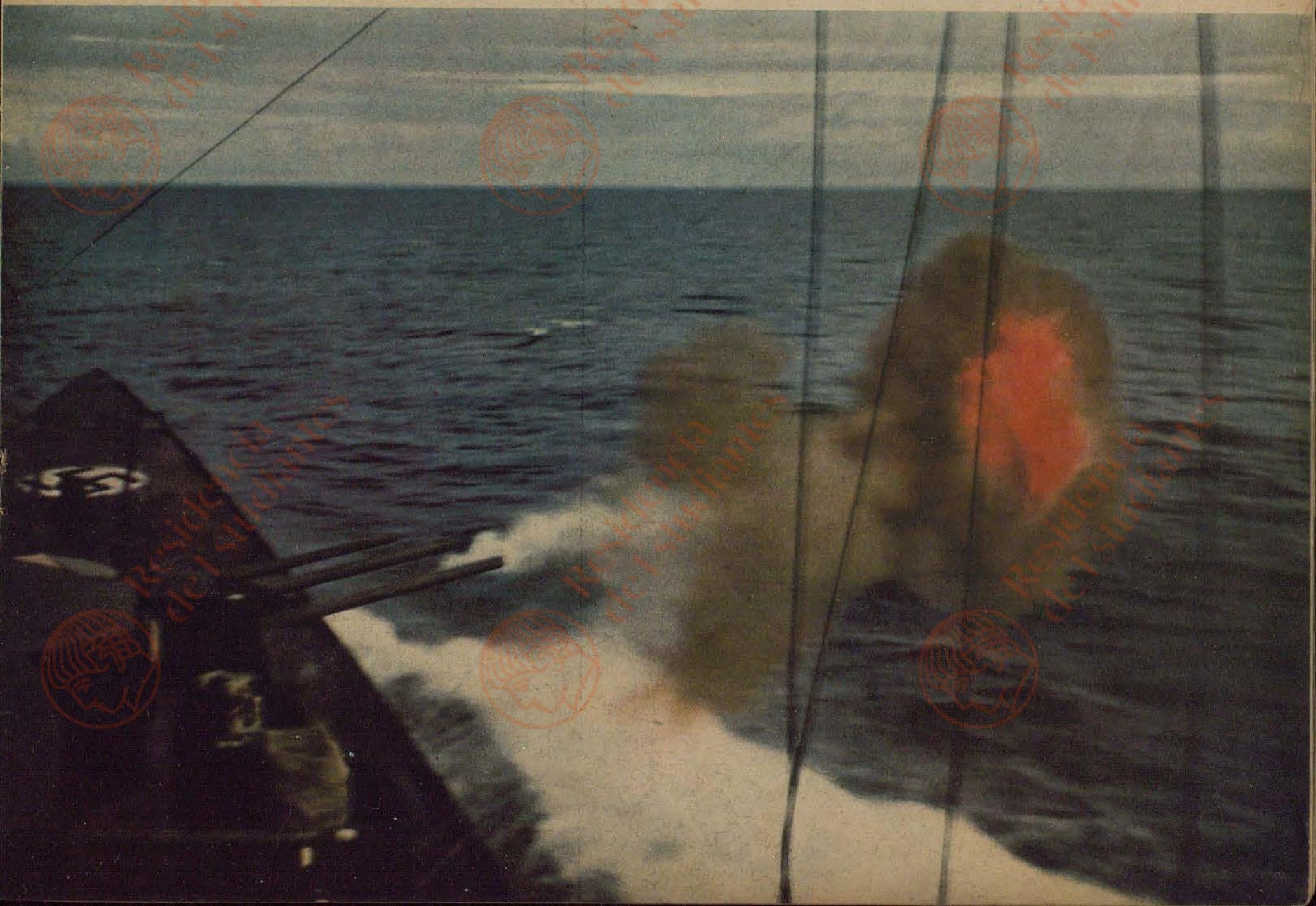




A LA PORTE D'ALBION, LA MARINE ALLEMANDE A HEURTÉ DU MARTEAU

Sept fois déjà, la presse anglaise avait annoncé que les cuirassés allemands «Scharnhorst» et «Gneisenau», se trouvaient soit coulés, soit gravement endommagés. Notre photo les montre, accompagnés du croiseur «Prinz Eugen», franchissant le Pas-de-Calais, le 12 février 1942.

La parole est à l'artillerie lourde du «Prinz Eugen», qui prend à partie les batteries côtières de Douvres. Vous trouverez, contés dans les pages suivantes de «Signal» les épisodes de ce raid dont l'exemple est significatif pour l'avenir.





LES PÉRIPÉTIES D'UNE CROISIÈRE D'UN JOUR

Acte I En janvier, les aviateurs anglais avaient lancé en France des tracts. «Nous avons bombardé et endommagé trois vaisseaux allemands, le «Scharnhorst», le «Gneisenau» et le «Prinz Eugen». Or, le 12 février, ces mêmes bâtiments sortent d'un port de l'Atlantique, passent par les eaux «sacrées» de la Manche et forcent le Pas-de-Calais. Contre-torpilleurs, torpilleurs et vedettes rapides, faisaient le guet autour des trois cuirassés. Vers onze heures du matin, un avion anglais apparaît à l'horizon. L'Angleterre va être avertie.

Acte II A 13 heures, la formation allemande se présente à l'endroit le plus resserré du Pas-de-Calais. Une flottille de torpilleurs de poche britanniques s'aventure vers les bâtiments allemands. Les vedettes rapides les repoussent. Sur ces entrefaites, de Douvres, les canons à longue portée ouvrent le feu. Mais, immédiatement, arrive la riposte de la Luftwaffe. Les unes après les autres, les vagues de bombardiers, survolant les batteries anglaises, lâchent leurs bombes. Les batteries côtières allemandes tirent salve sur salve. Le tir des Anglais imprécis, bienôt devient court et diminue d'intensité. La flotte allemande se trouve déjà hors de portée. Aux Communes, le 17 février, Churchill déplorant le défaut de collaboration entre l'aviation, l'artillerie et la marine, avait promis d'examiner l'affaire. Trop tard! . . .



Acte III La formation a presque dépassé les côtes anglaises, lorsque la Royal Air Force intervient. Ce nouveau combat se termine à l'avantage de la marine du Reich: la D. C. A., les bâtiments et les chasseurs de la Luftwaffe descendent 63 avions britanniques. Trois contre-torpilleurs anglais, s'étant risqués dans le voisinage, sont coulés. L'Amirauté britannique pour la Défense publia un communiqué: «1.200 avions anglais avaient été engagés, chasseurs, bombardiers, avions torpilleurs. On s'attendait à une attaque massive de la marine allemande et un plan avait été dressé.» Les cuirassés du Reich ont forcé le Pas-de-Calais. La démonstration, concluante, est grosse de signification.

Acte IV Tous présents à l'appel, les bâtiments allemands arrivèrent dans les eaux allemandes. C'est alors que les Anglais s'interrogèrent: Est-ce possible? Pendant six heures, les vaisseaux du Reich ont défilé dans la Manche; et ils n'ont été attaqués qu'au bout de 400 milles! Eh, cependant, en Malaisie, à 700 kilomètres des bases nippones, les Japonais attaquent et coulent les bâtiments britanniques! . . . La flotte allemande ne croisait-elle pas à portée de nos batteries? Ne naviguait-elle pas dans les eaux «sacrées» de la Manche? Qu'est-ce que cela veut dire?» A la porte d'Albion, la marine du Reich a secoué le marteau.



Romeria del Rocio. Les uns à pied, les autres à dos d'âne, d'autres dans des charrettes à bœufs, les pèlerins ont gagné la cité andalouse de Rocio où se célèbre la Romeria. Ils ont revêtu leurs plus beaux atours; la fête populaire ne se célèbre qu'une fois l'an, parmi les chants, la danse et la joie de vivre.

Oasis de Tafilalet, février 1942

KSAR ES SOUK se trouve à la lisière de l'Atlas et du Sahara. La montagne et le désert s'y rencontrent. Là où la montagne cesse, le désert commence. Et pourtant le désert a aussi ses hauteurs : le massif du Hoggar, par exemple, avec ses altitudes de plus de 2.000 mètres, se trouve en plein cœur du Sahara. Mais l'Atlas ne fait pas partie du désert. Au contraire, il s'y oppose. C'est ce qui donne son charme à Ksar es Souk.

Les amateurs de romantisme et d'archéologie penseront peut-être que ce n'est pas assez, car, hormis une sorte de banlieue de villages berbères, Ksar es Souk est une ville toute neuve, une ville « goût américain ». A la voir, on la situerait aussi bien dans le Texas ou dans l'Arizona. Comme dans les cités-champignons, les rues s'y croisent à angle droit et les maisons sont des blocs réguliers. Mais les Français n'ont pas commis l'erreur américaine : ils n'ont pas transporté un style et une architecture étrangers au milieu d'un paysage auquel ils ne conviennent pas. Aussi bien, peut-on parler de style et d'architecture, quand il s'agit des baraques en bois ou en tôle ondulée du Wild-West des Etats-Unis ?

Les Français ont suivi presque partout la tradition du maréchal Lyautey et respecté le style marocain, auquel ils ont adapté leurs nouvelles constructions. Et le plan à l'américaine de Ksar es Souk gêne d'autant moins qu'il s'agissait à l'origine d'édifier un poste militaire important, destiné à protéger le sud de la région occupée par les Français contre les rezous venus du Sahara marocain.

Une telle défense armée était encore nécessaire il y a seulement quelques années. Les dernières rencontres ne datent que de 1934. Jusqu'alors, Ksar es Souk joua un rôle important comme étape et comme poste de couverture. Aujourd'hui, une forte garnison n'est plus nécessaire. L'endroit a perdu ainsi beaucoup de son importance. Les rues toutes droites, perpendiculaires, se perdent dans les sables du désert. Il s'en dégage une impression vague de tristesse et d'abandon. Les maisons, toutes pareilles sous leur badigeon en rouge, couronnées des mêmes crénaux, sont comme un jeu de constructions. L'ensemble a cependant quelque chose qui attire. Tout y est harmonieusement disposé pour la commodité. On admire aussi la place principale avec sa mosquée, son souk et son marché marocain, aux allées cintrées, typique. Mais cette heureuse impression n'existe sans doute que pour celui qui connaît les villes du désert américain ou australien, et leurs horribles baraques en tôle ondulée.

Les rues, donc, viennent se perdre dans le désert, mais ce désert n'est pas du sable, c'est de la pierre. Il se compose de plateaux solides recouverts d'un léger cailloutis. Il n'est pas difficile, par ici, de tracer des pistes. On n'a qu'à enlever les cailloux pour marquer la route, à placer, de distance en distance, de petites pyramides de pierres servant de bornes et de poteaux indicateurs, au cas où le mauvais temps gènerait la visibilité, et l'autostrade du désert est terminée. On peut alors rouler à cent à l'heure.

Nous filons vers le sud, en faisant même du 120 à l'heure, sur une plaine solide, toute plate, sans buissons, sans broussailles, sans un brin d'herbe, sans rencontrer la moindre éminence. Quel n'est pas mon étonnement quand, soudain, sur le côté de la route, à quelques mètres de la voiture, la terre s'entrouvre. Une muraille de rochers d'un

Où l'Atlas et le Sahara se rencontrent

BARAKA

par
COLIN
ROSS

rouge violent s'enfonce à pic dans un abîme où s'entasse une végétation vert émeraude. Le Ziz, qui brise la chaîne de l'Atlas à Ksar es Souk, s'est creusé une gorge dans le plateau, par un travail de plusieurs millions d'années. Dans le fond de cette gorge, une oasis s'étend le long du fleuve. La route suit le bord de la gorge et nous admirons, chaque fois que le regard peut plonger dans l'abîme, le contraste des verdure et du rouge éclatant. Puis la route s'incline, descend rapidement et va rejoindre l'oasis.

Tafilalet est l'une des plus anciennes et des plus grandes oasis du Sahara, sinon la plus grande : 18 km. de long, une largeur qui varie de 4 à 16 km. On prétend qu'elle fut jadis peuplée de 100.000 habitants. Sidjilmassa, en plein cœur de l'oasis, fut une grande ville, rivale de Fez et de Marrakech. La tribu berbère des Ait Atta la détruisit de fond en comble ; il n'en reste même pas une maison debout.

Elle n'a pas été reconstruite, bien que la dynastie régnante des Alaonites en soit issue. Par contre, d'autres villes sont nées, telles Erfoud et Risani.

En décembre 1917, les troupes françaises occupèrent Tafilalet, puis, sous la pression des Ait Atta, durent évacuer l'oasis en septembre de l'année suivante. Un défenseur de la liberté du Maroc, Belkacem, s'empara du pouvoir. Il lia des relations avec Abd el Krim, et les Français se trouvèrent bientôt menacés, au nord et au sud du Maroc.

Ce fut seulement en 1932 que les Français réussirent à réoccuper Tafilalet. Belkacem résidait dans un vaste château, à l'intérieur de Risani, lorsque le général Giraud réussit, dans la nuit du 15 janvier, à pénétrer dans l'oasis avec des troupes motorisées. Ses batteries prirent la casbah de Belkacem sous un feu terrible et, à 11 heures l'assaut fut couronné de succès. Avant la fin de la nuit, toute l'oasis fut débarrassée de l'ennemi qui se retira dans les montagnes avoisinantes où il put se fortifier.

Les Français avaient mieux à faire que de l'y poursuivre.

Risani était dans un état lamentable : champs incultes, canaux d'irrigation démolis, femmes et enfants mouraient presque de faim. Des épidémies déclinaient les tribus berbères.

Henri de Bournazel, le premier commissaire français, avait fort à faire. On construisit d'abord un hôpital. Des troupes indigènes, amenées de Ksar es Souk remirent les canaux d'irrigation en état. On construisit des rues. Les enfants retrouvèrent la santé, les femmes berbères retrouvèrent le calme. On n'eut plus à redouter chaque jour et chaque heure les attaques et les pillages. Bournazel, chevauchant un cheval blanc, parcourrait les ruelles de Risani. Les femmes, les enfants, les hommes s'empressaient d'accourir pour voir et saluer le « cavalier rouge » qui avait ramené chez eux l'ordre et le calme.

Le cavalier rouge devait son surnom à sa grande tenue d'officier de spahis

qu'il ne se contentait pas de porter à la parade, mais à chaque occasion, même au combat. Pendant les opérations dans le moyen Atlas, à la bataille de El Mers, le général Poeymirau vit, à la tête des troupes d'attaque, dans la fournaise, un officier de spahis dans l'uniforme de parade éclatant. Plein d'admiration pour sa bravoure, mais en même temps mécontent de cette inconcevable témérité, il le fit venir, le soir, chez lui et lui demanda, furieux :

— Il y a longtemps que vous êtes au Maroc ?

— Un an, mon général.

— Et vous n'avez pas encore compris qu'il faut être complètement idiot pour se battre en grande tenue ! Est-ce ostentation ou ignorance ?

— Ni l'un ni l'autre, mon général. Seulement, mes hommes se battent mieux s'ils me voient dans cette tenue. Cela leur donne du courage et, au plus chaud de la mêlée, ils se rallient à mon dolman rouge.

Le général, calmé, proposa Bournazel pour la Légion d'honneur et il fut autorisé à garder sa tunique rouge pendant toute la campagne. Cette tenue fit sa célébrité près de ses amis et près de ses ennemis. Elle le protégeait contre les balles. « Il est invulnérable, — disaient les Berbères, superstitieux, — si l'on tire sur lui, la balle se retourne et revient atteindre le tireur. »

Et ils ne tiraient pas sur lui. Un jour, dans un combat contre Abd el Krim, Bournazel prend d'assaut une position kabyle. Il se tient debout sur les crêtes en haut des murailles. Sa tunique rutille sur le ciel bleu. A quelques pas de lui, un Kabyle est demeuré, caché derrière un rocher. Il a épaulé, mais il ne presse pas la détente. Il connaît la « baraka » le talisman, qui fait que la balle revient toucher celui qui ose tirer sur l'invulnérable.

La guerre du Maroc reprend, en 1934, pour la dernière fois. Balkacem et ses partisans surgissent continuellement des solitudes rocheuses et inaccessibles du Sarrho. Il s'agit de protéger l'oasis de Tafilalet contre leurs attaques et de nettoyer définitivement le Maroc des derniers rebelles. Bournazel accueille d'un cœur léger la nouvelle campagne. Son nouveau chef, le général Giraud, le voyant partir dans son dolman rouge, lui donne l'ordre de l'enlever et de porter la tunique kaki comme tous les autres officiers. Bournazel obéit. Au premier engagement il est atteint d'une balle. La blessure est mortelle et Bournazel, à l'agonie, déclare : « C'est ma faute, j'ai tué moi-même ma baraka, mon talisman. »

L'officier qui me raconte cette histoire porte également la tunique de gala des spahis. Nous sommes devant le buste de Bournazel, dans la cour intérieure de la casbah de Belkacem à l'assaut de laquelle il avait pris part, quand la tunique rouge le protégeait encore. On a laissé la casbah des derniers héros de l'indépendance du Sahara marocain telle qu'elle était. Der-

rière le monument de Bournazel, s'élève la tour de l'ancien harem. Les obus ont mis les murs à nu. Mais on voit encore les mosaïques des chambres de la favorite et les poutres sculptées du plafond.

L'officier de spahis en tunique rouge salut le monument du camarade mort, devenu un héros de légende. Que peut-il se passer dans l'âme de cet officier ? Il a fait la dernière guerre contre l'Allemagne, il a assisté à la débâcle ; il est maintenant officier de liaison près de la commission de contrôle allemande, chargée, en vertu de l'armistice, de surveiller l'état des effectifs et des armements de l'armée française du Maroc. Devant la porte de la casbah de Belkacem, héros de la liberté marocaine, un cavalier indigène, un gounier, tient les rênes des chevaux qui doivent nous emmener dans le Sahara. Comme beaucoup d'hommes de sa tribu, ce gounier a peut-être combattu, autrefois, contre la France. Il la sert aujourd'hui. Ses yeux luisent, lorsqu'il apprend que nous sommes Allemands. Peut-être a-t-il fait partie des divisions marocaines qui, pendant la Grande Guerre, ont combattu farouchement contre nous en dépit du souvenir des batailles dans leur propre pays et d'une lutte à peine terminée contre les envahisseurs français.

Nous ne le saurons jamais. Si l'Européen du XX^e siècle cherche à comprendre les raisons intimes des rapports entre l'Orient et l'Occident, entre la Croix et le Croissant, de ses relations avec les partisans du Prophète, qui vivent encore, pratiquement et moralement, au Moyen âge, il se heurte à une quantité de problèmes pour lesquels on chercherait, en vain, une solution.

Nous sommes ici au point où l'Atlas et le Sahara se rencontrent. Se rencontrent-ils véritablement ? Ne représentent-ils pas plutôt deux forces éternellement opposées et hostiles ? N'en est-il pas ainsi de toutes les questions, de tous les problèmes de ce pays ? Et n'est-ce pas en cela que réside tout le charme de la vie, dans un monde qui ne nous livre pas son secret ?

L'officier de spahis saute en selle. Son étalon berbère piaffe nerveusement sous lui. L'infini du désert s'ouvre devant nous. Le Sahara était encore, pour nos pères, une énigme indéchiffrable. Aujourd'hui, il est connu, parcouru en tous sens, l'avion le survole, l'auto la traverse, bientôt une voie ferrée la pénètrera. Connaissions-nous pour cela ses derniers secrets ?

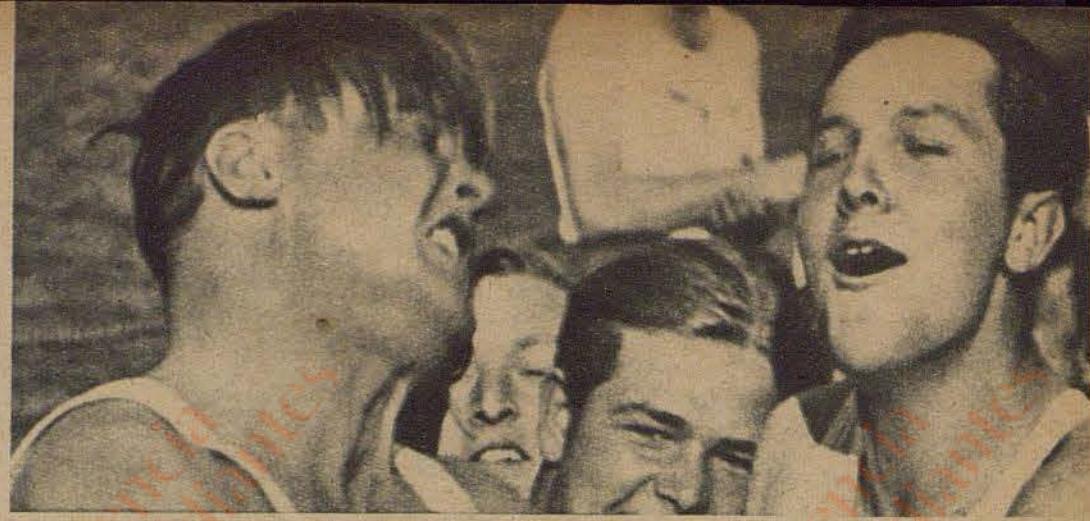
A quoi bon chercher une réponse à ces questions et une solution à ces problèmes ? Comme disait Lyautey : « D'où viens-tu, toi, qui t'imagines qu'un rapport peut amener un résultat, ou qu'une question puisse trouver sa réponse définitive ? » Et c'est pourtant Lyautey qui trouva la solution de l'insoluble. Il rétablit l'ordre, en quelques années, dans un pays livré depuis des siècles à l'anarchie et au chaos. Il créa un esprit de collaboration entre les Musulmans et les Chrétiens qui vivaient ici, plus qu'ailleurs, dans un état d'hostilité traditionnelle. Et n'en est-il pas de même, dans un plus grand domaine, des peuples européens, déchirés par les luttes et les rivalités, et où un grand homme s'efforce de réaliser, aujourd'hui, l'œuvre immense d'une nouvelle Europe pacifiée ?

Il y a longtemps que nous galopons à travers le désert. Nous voyons naître devant nous la ligne des vallonnements blanchâtres et mystérieux de l'Erg, les dunes mouvantes du Sahara. Derrière nous, les chaînes neigeuses de l'Atlas s'effacent lentement.

POUR MIEUX SE CONNAITRE



L'adjudant de la Légion des Volontaires français: « Tu viens de Bavière, Camarade? Dis-moi, as-tu une fiancée là-bas? »



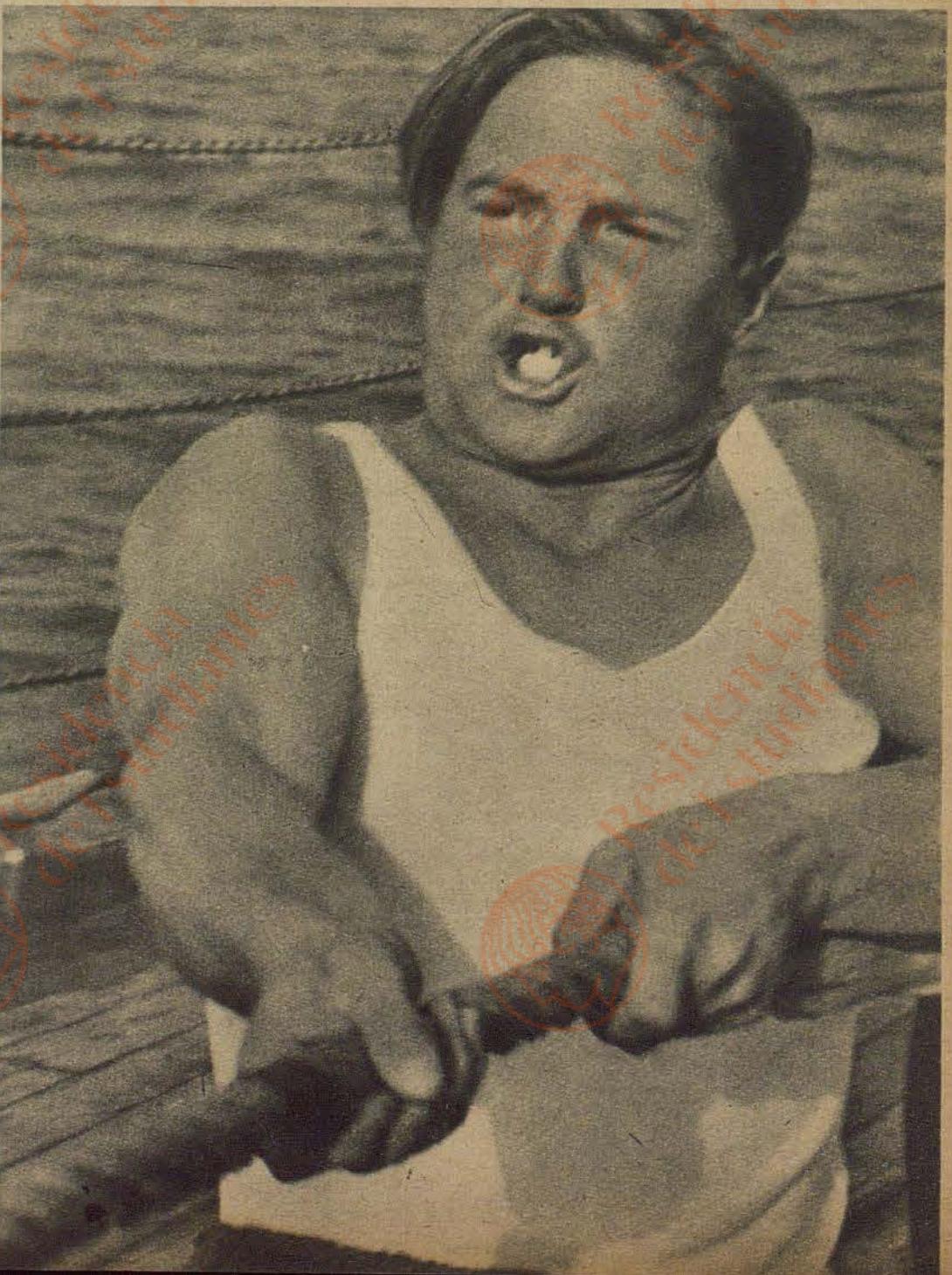
Pourquoi ces visages reflètent-ils la certitude du triomphe?



...et pourquoi ces matelots, à bout de souffle, n'ont-ils...



Le Bavarois: « Une...? »

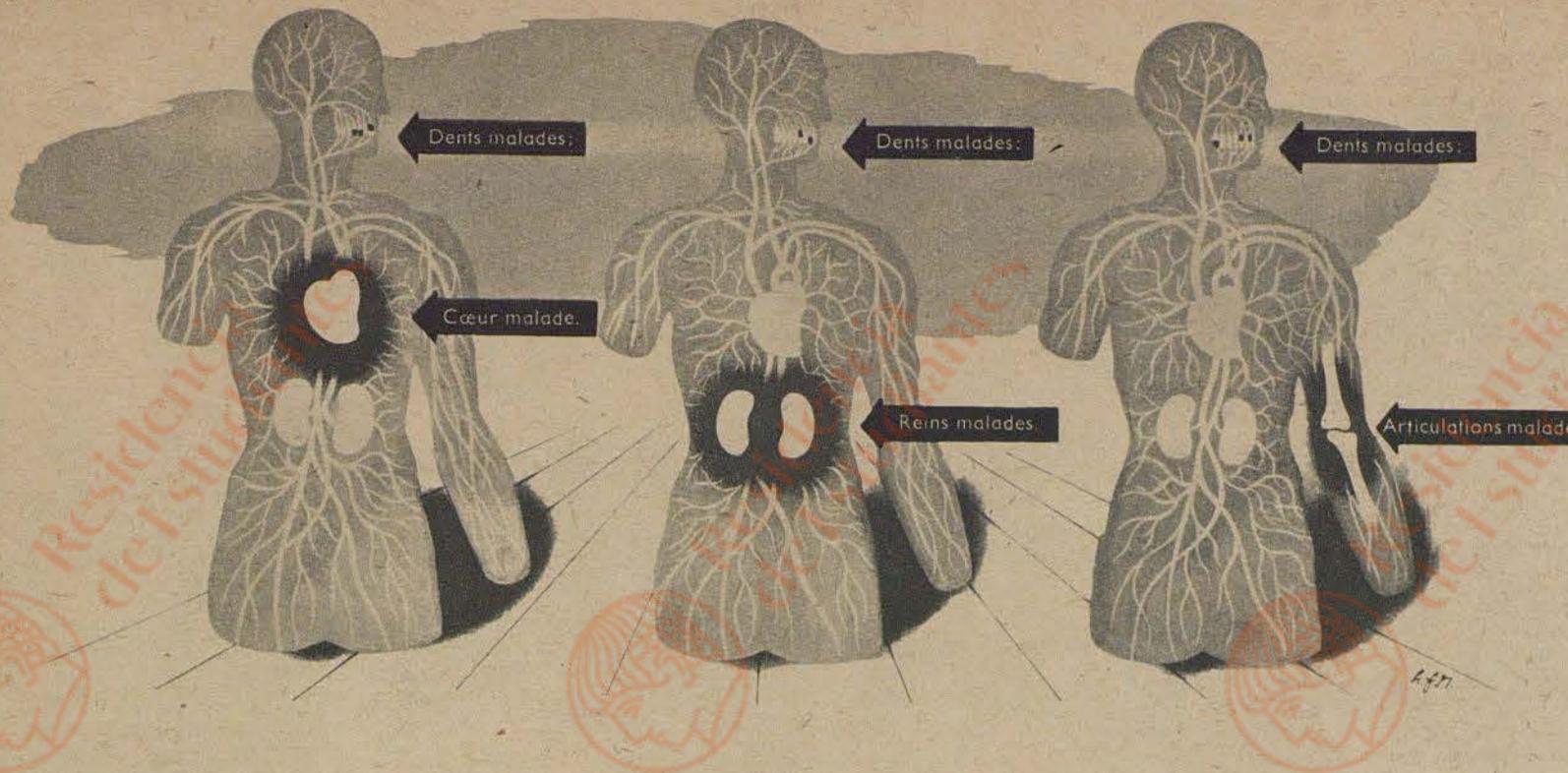


AUCUNE CHANCE A LA LUTTE A LA CORDE?

Parce que, à bord du croiseur « X », il y a un matelot qu'on a surnommé « le taureau » à cause de sa force exceptionnelle. Il est « le plus fort tonnage de la marine de guerre allemande. »



— « Cinq ! »



Les dents malades empoisonnent l'organisme

Un examen scientifique a démontré que les rhumatismes de toutes catégories sont, dans plus de 90% des cas, le résultat d'infections "focales". Les dents gâtées jouent, à cet égard, comme foyer d'infection, un rôle prépondérant. Très souvent, ce sont elles qui causent ou qui aggravent les rhumatismes et d'autres maladies.

On appelle infection focale, la maladie qui agit loin du point où elle se déclare; il n'y a aucun rapport apparent entre la cause et les symptômes. Le malade qui souffre de rhumatismes articulaires, d'inflammation des nerfs, des reins ou des muscles du cœur et qui combat la maladie à l'aide de pilules, de poudres, de tisanes etc... néglige parfois la véritable cause du mal: le foyer de la maladie qui se trouve dans les mauvaises dents.

Les remèdes peuvent, tout au plus, apporter une amélioration, mais jamais la guérison, parce que les toxines se renouvellent au foyer même de la maladie, dans les dents, pour se répandre dans tout l'organisme. C'est pourquoi il importe, tout d'abord, de supprimer la cause avant de s'attaquer à la manifestation du mal.

Au premier abord, il semble étrange que des maux de dents puissent avoir des suites aussi désastreuses. Mais si l'on songe que les dents sont en rapport intime avec les produits de sécrétion qui circulent à travers le

corps, on comprendra facilement que leur mauvais état puisse avoir une influence aussi générale.

Lorsque la dent se gâte, il se forme, à sa racine, des poches d'humeur et c'est de là que partent les poisons, qui entraînent de pénibles malaises.

Il y a bien des maladies de cœur, de reins et des articulations qui pourraient être facilement évitées si l'on prenait à temps les mesures nécessaires pour empêcher les foyers d'infection de se former dans les dents.

Les soins d'entretien que l'on donne aux dents ne peuvent naturellement pas guérir la dent malade. Ceci n'est possible que par le traitement approprié du dentiste. Mais, un entretien soigné des dents, avec une pâte dentifrice de qualité, comme Chlorodont, peut empêcher des dents saines de se gâter. Si vous brossez vos dents soigneusement et régulièrement avec la pâte dentifrice Chlorodont qui aujourd'hui encore n'a rien perdu de son ancienne qualité, tout ce qui se forme de malsain entre les dents sera dissous. Les soins à donner aux dents exigent aussi une nourriture rationnelle et que nous mâchions nos aliments convenablement. Il importe encore de faire examiner ses dents à temps, pour que la moindre carie soit supprimée sur-le-champ et pour que les toxines ne puissent se former.

L'entretien des dents avec Chlorodont fait partie des soins quotidiens de toute personne qui respecte l'hygiène et surveille sa santé.

Chlorodont

permet un entretien parfait des dents. Chlorodont est une pâte dentifrice qui répond aux besoins d'économie actuels: une petite quantité suffit pour les soins de chaque jour.

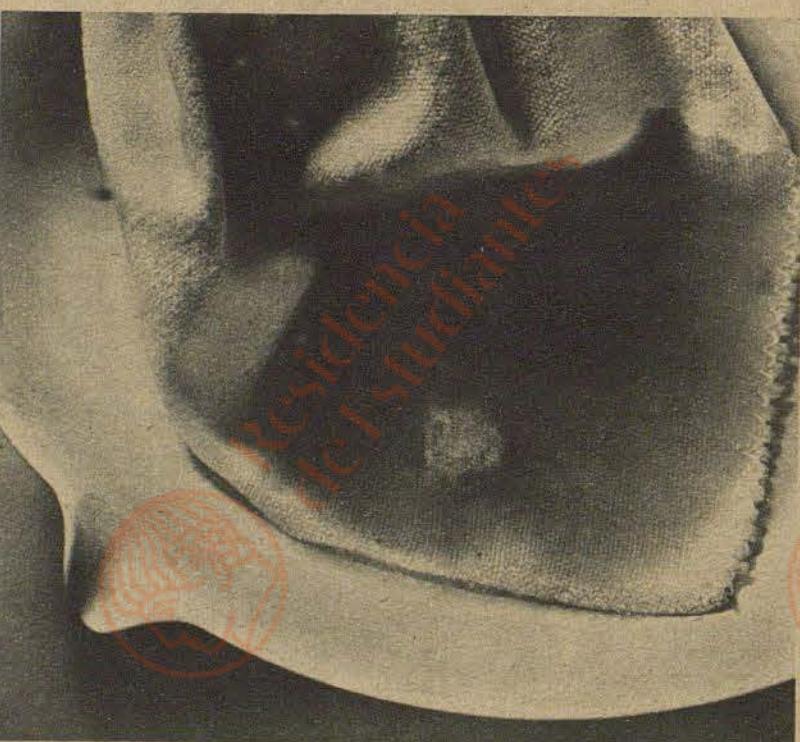
Charbon et chaux contre peau et laine

Une matière première qui apporte une révolution dans la technique textile

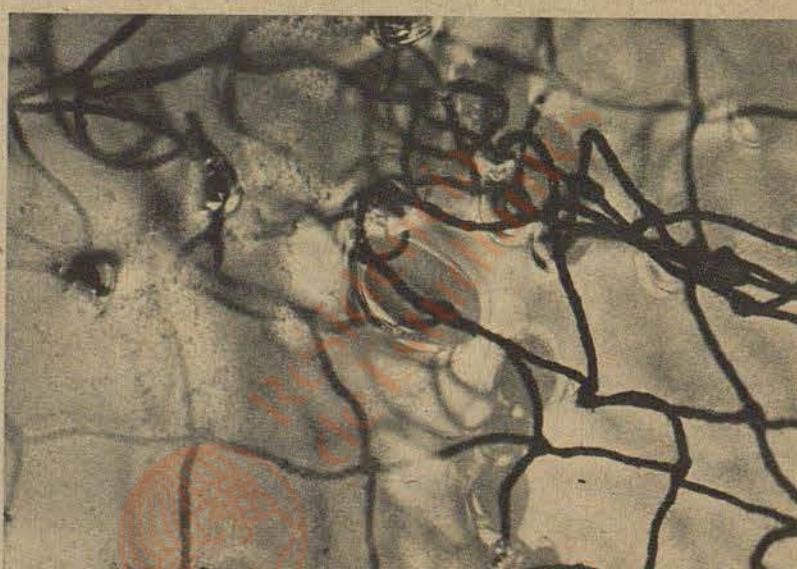


Voici quelques-unes des qualités de la fibre Pe Ce.

- 1 Elle est imperméable à l'eau. Elle ne prend pas l'humidité, au contraire, elle repousse l'eau et, même mouillée, reste aussi ferme que sèche.



- 2 Elle résiste aux acides. Une pièce de monnaie de cuivre jetée dans un acide concentré, se dissout aussitôt en dégagent de la mousse. La fibre Pe Ce n'est pas même attaquée.



- 3 Elle résiste à l'épreuve du feu. Elle est inflammable et non conductrice de la chaleur. Elle s'amollit seulement sous la chaleur. Elle convient pour les vêtements de protection.

- 4 Elle est imputrescible. Les filets de pêcheurs en fibre Pe Ce n'ont pas besoin d'être décatis. L'eau est sans action contre elle. Les nouveaux produits de la technique textile permettent de ne plus dépendre exclusivement de la cellulose devenue rare, de la laine animale organique et des fibres végétales, puisque le charbon et la chaux sont pratiquement inépuisables.

DÉPUIS les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'homme s'est toujours habillé de la même manière. Les premiers vêtements de l'homme préhistorique, qu'il endossa pour se préserver du froid et de la pluie, étaient faits de poils de bêtes et de fibres végétales, exactement comme les produits finis les plus perfectionnés de la technique moderne. Si l'on appelle «fibres artificielles» les nouvelles matières premières textiles, rayonne ou laine artificielle, cette désignation n'est que très relativement exacte, puisque toutes les fibres tissées jusqu'ici par l'homme sont tirées de matières premières organiques, cellulose et albumine, qui se retrouvent aussi dans les fibres de laine et de coton. La cellulose a d'abord été séparée par des moyens chimiques, la solution obtenue pressée ensuite sous les filières dans un bain de filature. La cellulose a été alors de nouveau séparée et fixée en une fibre solide et élastique. La matière première, par ce procédé, n'a été que transformée ; mais on a laissé à la nature le travail le plus difficile : la synthèse de la molécule fibreuse, longue et complexe, par exemple, de la cellulose.

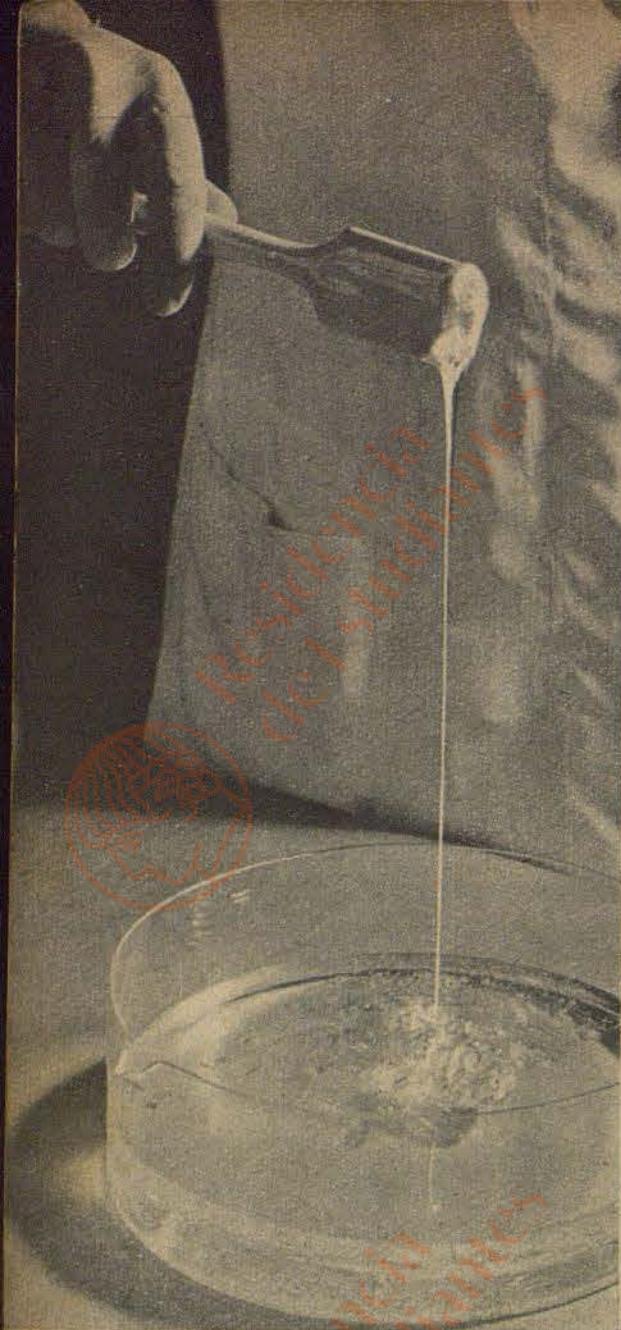
C'est seulement de nos jours que ce monopole des matières premières détenu par la nature a pu être éliminé. Des chimistes allemands ont réussi, en utilisant une matière première minérale, chaux et charbon, à créer une molécule longue et compliquée : le «polyvinylchloride», et à tisser ce produit en fils solides et fins. Nous nous trouvons ici à un tournant de la technique textile, car le nouveau produit, la fibre Pe Ce, possède des qualités miraculeuses que n'a jamais réuni la fibre naturelle. Toutes les fibres connues jusqu'ici étaient conditionnées par la matière primordiale, par exemple la cellulose, et leur caractère était fixe et déterminé. Ce sont seulement les «fibres de cornue», les produits synthétiques tirés entièrement de matières minérales, qui nous ont ouvert de nouvelles possibilités.

Ne citons que les qualités nouvelles les plus importantes. La fibre Pe Ce résiste à la plupart des produits chimiques. Même les lessives les plus corrosives ou les acides les plus forts, comme l'eau régale, mélange d'acide chlorhydrique et d'acide nitrique, dans lequel l'or lui-même se dissout, n'attaquent pas la nouvelle fibre. C'est pourquoi on utilise le tissu Pe Ce, par exemple, pour les toiles à filtrer dans l'industrie des produits chimiques ; on s'en sert aussi pour la confection des bleus de chauffe pour les ouvriers.

La fibre est imputrescible : les bactéries, agents de décomposition, ne s'attaquent pas aux produits synthétiques. En outre, elle est ininflammable, elle ne brûle pas avec flamme comme d'autres tissus. Elle peut tout au plus s'amollir sous l'effet de la chaleur.

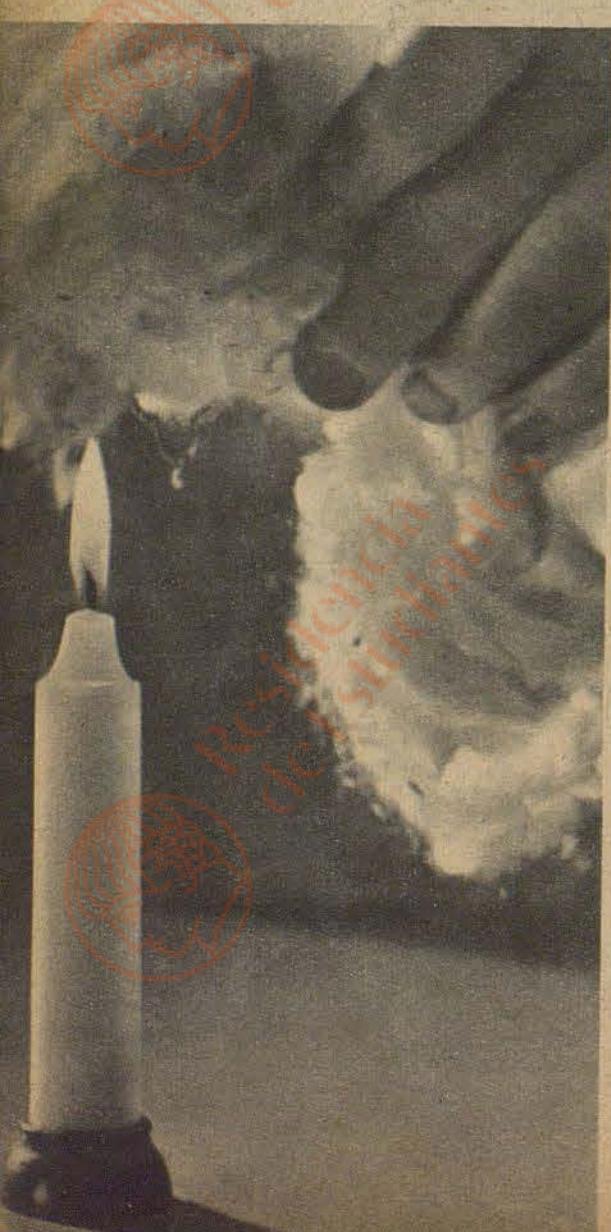
Ce sont là des qualités vraiment appréciables pour une étoffe qui ne se distingue des autres tissus ordinaires ni par l'apparence, ni au toucher. Grâce aux découvertes de la chimie, nous sortons enfin d'un stade, inchangé depuis l'âge de pierre, de la technique textile. Nous créons les fibres selon notre désir. Il est permis d'espérer que nous parviendrons à les créer bientôt pourvues de toutes les qualités que nous exigeons des tissus que nous utilisons.

Ka.



La liquéfaction du charbon et de la chaux

On a réussi, pour la première fois, à tirer de deux minéraux, un produit ayant non seulement les propriétés des matières organiques utilisées jusqu'ici dans l'industrie textile, mais qui se trouve supérieur à plusieurs égards. La fibre «Pe Ce», qui n'a rien de commun avec la rayonne ou avec la laine artificielle, a été découverte.





QUAND LE RIDEAU EST TOMBÉ... «Signal» a visité la fondation Emmy-Goering, où acteurs et actrices, trouvent, à la fin de leur vie, un repos bien mérité



AVANT LE LEVER DU RIDEAU... «Signal» a visité aussi une des écoles de théâtre allemand. Tous ceux qui veulent se consacrer à la carrière théâtrale doivent passer par un de ces conservatoires.

POUR LA CAISSE DES THEATRES, S.V.P...

Ce que l'Allemagne fait pour assurer la vieillesse des acteurs et ce qu'elle fait pour les jeunes générations

COMMENT les choses se passaient-elles autrefois? Comme ceci: le jeune homme, poussé par son imagination et par son désir de camper un personnage, fuyait l'école et ses disciplines. La jeune fille, animée du goût du risque et d'assez de tempérament pour se libérer des liens familiaux, faisait de même. Ils se rendaient chez un de ces petits directeurs de théâtre, comme il y en avait en quantité autrefois; ils lui confiaient leur ardent désir de monter sur les planches et de passer à la postérité. Leur sort ne dépendait plus que de cet homme, de son bon vouloir, de son in-

telligence ou de sa désinvolture. Il reconnaissait ou niait le talent. Certes, il y avait des directeurs dont la conscience était à la hauteur du jugement et qui étaient capables de conseiller et d'aider les jeunes. Mais l'apparence sympathique du candidat, la qualité de sa voix, son tempérament passionné constituaient-ils une garantie suffisante pour sa carrière devant les feux de la rampe? Il est délicat de mesurer la qualité d'un être, il est encore plus difficile de juger un jeune artiste, de déterminer la force et la portée de son talent, avant que la vie

l'ait formé. Un directeur, en outre, pouvait se laisser entraîner à mettre ses petits intérêts au premier plan. Un artiste débutant s'engage à bon compte et la jeunesse a toujours l'oreille du public. Et puis, l'acteur prenait de l'âge, et l'on s'apercevait souvent que le choix de la carrière avait été fait rapidement et légèrement résolu, que le prétendu talent et les dons magnifiques n'avaient été que des promesses jamais réalisées.

Et quelle était l'issue? Celle qui attend tout acteur, avec ou sans talent. Il avait lutté toute sa vie pour se per-

fectionner et pour plaire au public, il arrivait trop souvent à la fin de sa carrière, usé et infirme. Il quittait les planches pour trouver l'oubli et la solitude, surtout s'il avait vécu plus longtemps que sa génération. Le plus petit nombre, à travers les vicissitudes de la carrière, avait réussi à économiser un capital modique pour assurer en partie ses vieux jours. Très peu avaient trouvé prébendes ou sinécures sur les scènes subventionnées et assurant une pension. Et quand la Critique, jetant un regard en arrière, rappelait un nom glorieux tombé dans l'oubli, celui qui le

portait, héros d'une époque périmee, luttait, cependant, avec la vieillesse et la misère. C'était un problème social qui exigeait une solution et personne ne s'en occupait.

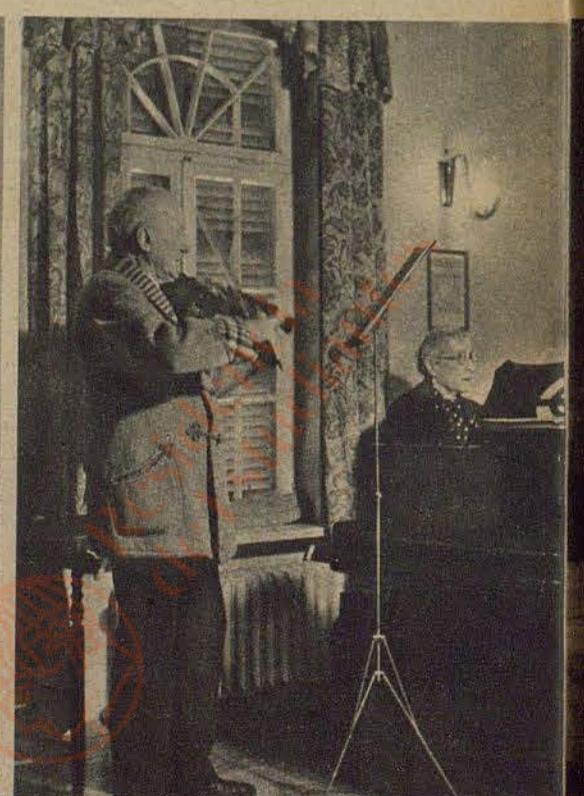
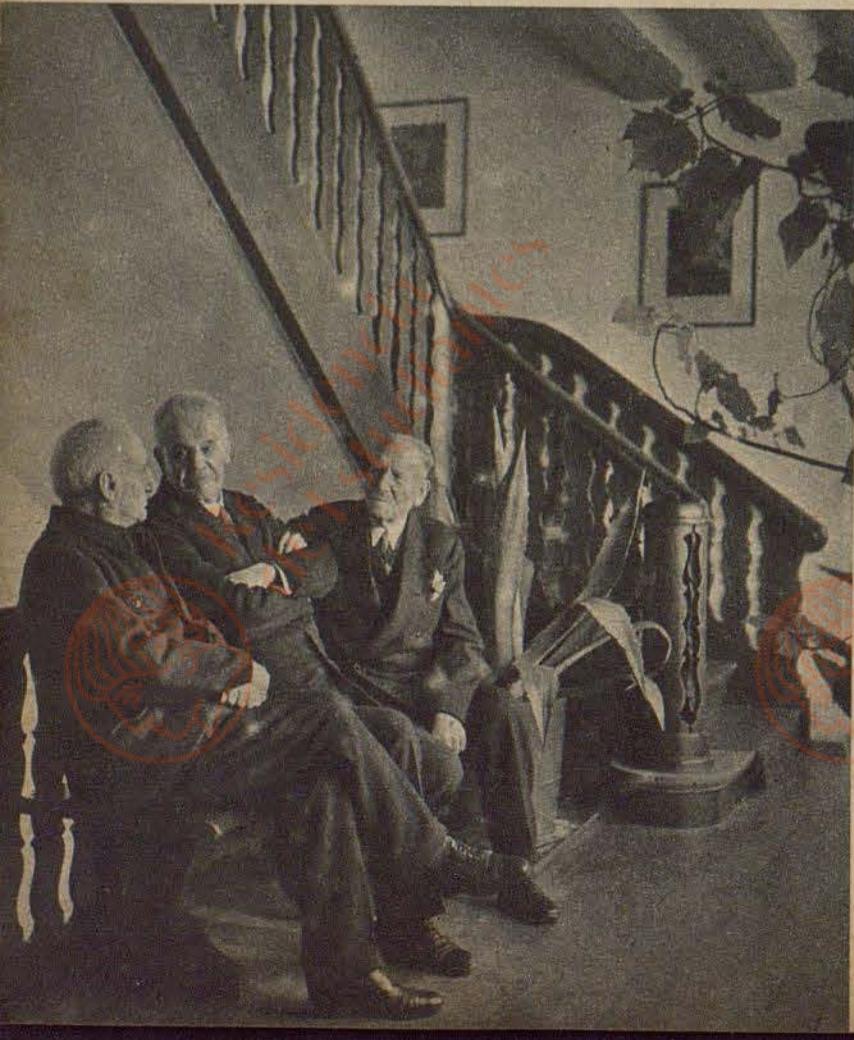
Aujourd'hui, les choses ont bien changé, et l'Etat a trouvé au double problème des débuts et de la fin une solution décisive (1). La Chambre du Théâtre du Reich commence par soumettre les vocations de la jeunesse à un examen attentif. Elle oblige ensuite les candidats à subir un apprentissage qui exige des études variées et difficiles, puis un examen de sortie est passé devant une commission de gens expérimentés. Il existe une série d'artistes de renom qui ont le droit d'enseigner ; il existe aussi un nombre assez grand d'écoles de théâtre reconnues par l'Etat, dans lesquelles les jeunes gens peuvent faire leur éducation artistique, depuis le rudiment de la technique de déclamation, jusqu'à l'étude des rôles et du jeu d'ensemble. Ces écoles ne sont pas exclusivement spécialisées. Elles apprennent au jeune homme ou à la jeune fille son métier ; mais elles s'occupent aussi de la formation intellectuelle et physique. Au programme des études figurent des conférences sur l'histoire du théâtre et de la littérature, sur la dramaturgie, des leçons de gymnastique et d'escrime. A l'encontre d'autres arts qui se cultivent dans le recueillement et la méditation, l'art théâtral ne peut se développer que par un travail d'ensemble ; c'est l'avantage des écoles de théâtre : la jeunesse vit et étudie dans l'atmosphère d'une communauté. Il en résulte une émulation salutaire, chacun apprend de ses camarades et les enseigne à son tour. On ne tarde pas à reconnaître et à distinguer les tempéraments : ceux qui sont des rades et les enseigne à son tour.

Une fois préparés et dûment éprouvés, les jeunes acteurs pourront suivre leur vocation sans inquiétude. De même le public suivra avec intérêt, leur développement, et avec d'autant plus de sympathie qu'il sait que le nécessaire a été fait pour les préserver des surprises désagréables.

(1) Cette solution est analogue à la solution française : Conservatoire et maisons des vieux comédiens, sous un contrôle plus étroit de l'Etat.



L'HEURE DE LA LECTURE A LA MAISON DE RETRAITE DES ARTISTES. La tragédie de l'artiste devenu vieux appartient au passé. Il est prélevé sur le prix de chaque billet de théâtre une part attribuée à la maison de retraite. L'artiste lui-même contribue par une cotisation sur ses cachets à cette œuvre sociale, qui lui assure une vieillesse tranquille, à partir de 65 ans, et même plus tôt, s'il est malade. Les maisons de retraite sont prêtes à l'accueillir ; il peut apporter ses propres meubles et jouit ainsi, de tous les avantages d'un bon hôtel, une société choisie et d'une véritable intimité.



Quatre photos prises dans une maison de retraite d'artistes

« Ah ! Si vous m'aviez vu dans Faust ... »

Dans ses meubles, au milieu de ses tableaux.

Jadis partenaires sur scène, ils font maintenant de la musique de chambre.



UNE GRANDE SCENE A L'ECOLE DE THEATRE. Des jeunes filles, élèves d'une des vingt grandes écoles de théâtre allemand, sont réunies pour étudier une scène d'ensemble. De même qu'on s'efforce de rendre moins pénible aux acteurs vieillis leur exil de la scène, on facilite leurs débuts aux jeunes acteurs. On aide les vrais talents. Ils se forment au cours d'un apprentissage de deux années. Ils passent ensuite un examen difficile devant une commission de directeurs de théâtre. Et souvent le diplôme de fin d'études est un premier engagement.

De même que l'Etat s'est occupé d'orienter et de former la jeunesse, il s'occupe aussi de la vieillesse. Des mesures sociales nombreuses et avant tout la Fondation Goebbels, pour les artistes dans le besoin, assurent la vieillesse de ceux qui ont fait leur temps. Un grand établissement de secours a été fondé qui garantit une pension aux acteurs âgés et, même, après décès, à leurs parents. A cet effet, tous, acteurs et actrices, payent régulièrement une cotisation et le public apporte aussi sa contribution à cette œuvre d'aide sociale, car la Caisse des Théâtres préleve sur tout billet une somme minime de cinq pfennigs. C'est l'Etat qui supporte les risques de ces assurances.

Outre cette organisation, d'un caractère général et officiel, il existe encore une protection d'un caractère plus personnel. Il y a de longues années, une grande actrice, Marie Seebach, qui créa, dans « Faust », une Marguerite inoubliable, fonda pour ses collègues une maison de retraite. La fondation Marie-Seebach se trouve à Weimar, au bord de la magnifique allée qui conduit au château de Tiefurt, au fond d'un parc où Goethe lui-même et les courtisans et les dames de la cour de la duchesse Anne-Amélie ont joué la comédie.

Depuis quelques années, la fondation Seebach a été complétée par une autre qui porte le nom d'une autre interprète de la Marguerite de Faust : Emmy Göring, que le public de Weimar et de Berlin a souvent admirée. D'accord avec son mari, le maréchal, elle a fondé et fait édifier un magnifique bâtiment moderne. Dans la fondation Emmy-Göring, qui doit prochainement être encore agrandie, vivent, en communauté unie, sous une direction bienveillante, quarante acteurs, actrices, chanteurs et chanteuses qui se sont fait un nom durant les années de leur activité théâtrale sur les grandes et sur les petites scènes du Reich. Les membres de cette communauté, hommes et femmes, ont chacun leur chambre individuelle, prennent leurs repas dans une belle salle à manger claire et bien aérée. Ils ont à leur disposition une riche bibliothèque. Partout, dans les salons, au coin de la cheminée, dans le vestibule, dans les larges couloirs de cette splendide maison ils ont l'occasion de se rencontrer ou de se réunir pour passer joyeusement des heures en commun.

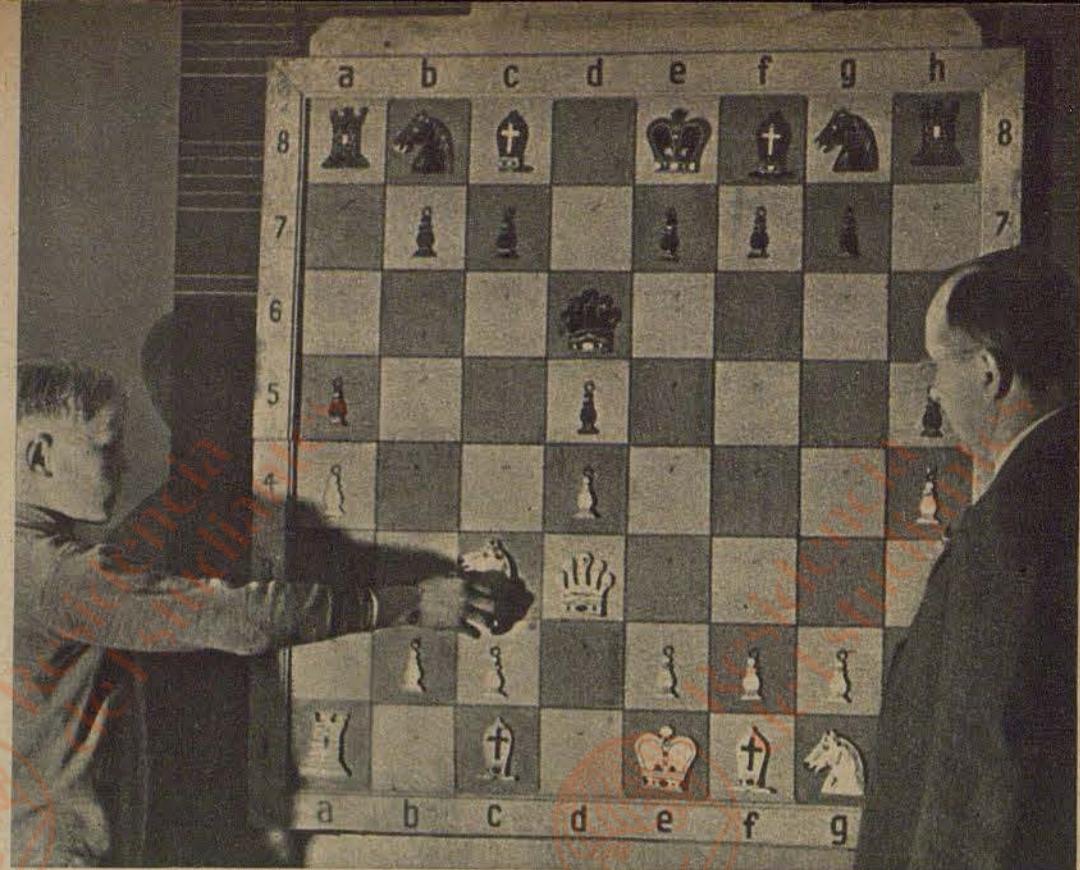


Quatre photos d'une école de théâtre

La « grande dame » et le « rieur » repétent

Rien n'est plus difficile que d'être vraiment comique ↑

Les autres élèves sont à la fois public et critiques →



DEPUIS DES SIECLES... Ströbeck, petit village en Allemagne centrale, est, depuis des générations, voué au jeu d'échecs. Chaque habitant est un passionné du jeu royal. Dès l'enfance, les échecs le possèdent et, à l'école, il apprend la règle du jeu en même temps que l'a.b.c.

Le village enchanté...

Pions, fous, cavaliers, tours, rois



LE CHAMPIONNAT DES JEUNES. Chaque année, garçons et filles luttent pour une couronne et un Grand Prix d'honneur: un bel échiquier en bois précieux.



AVANT LE CONCOURS...
Un dernier conseil au champion 1942.

DIMANCHE, AU « JEU D'ECHECS »
C'est le nom du restaurant. Paysans et paysannes viennent y prouver leur maîtrise.

Où est le ballon?

Photo: H. U. B.







FECONDATION ARTIFICIELLE. Le pollen est déposé sur les stigmates à l'aide d'une pincette minuscule. L'homme désireux d'obtenir par croisement des espèces avantageuses, se charge lui-même de l'opération.

HYMENE



LE POLLEN EST EN ROUTE. Dans chacune de ces poussières d'une fleur de tournesol vivent deux noyaux de reproduction mâles. (Agrandissement microscopique, 200 fois.)



L'HYMENE. Le grain de pollen se fraye de force un chemin à travers le tissu des stigmates du style jusqu'à l'ovaire, au fond de la fleur. Là, les deux noyaux mâles se fondent avec l'ovule.

TERRAIN D'ATTERRISSAGE BALISE. Les insectes, couverts de pollen, sont attirés par la magnificence de cette pensée et dirigés vers la fleur, par des signes de différentes couleurs.

Un bourdon s'en donne à cœur joie.

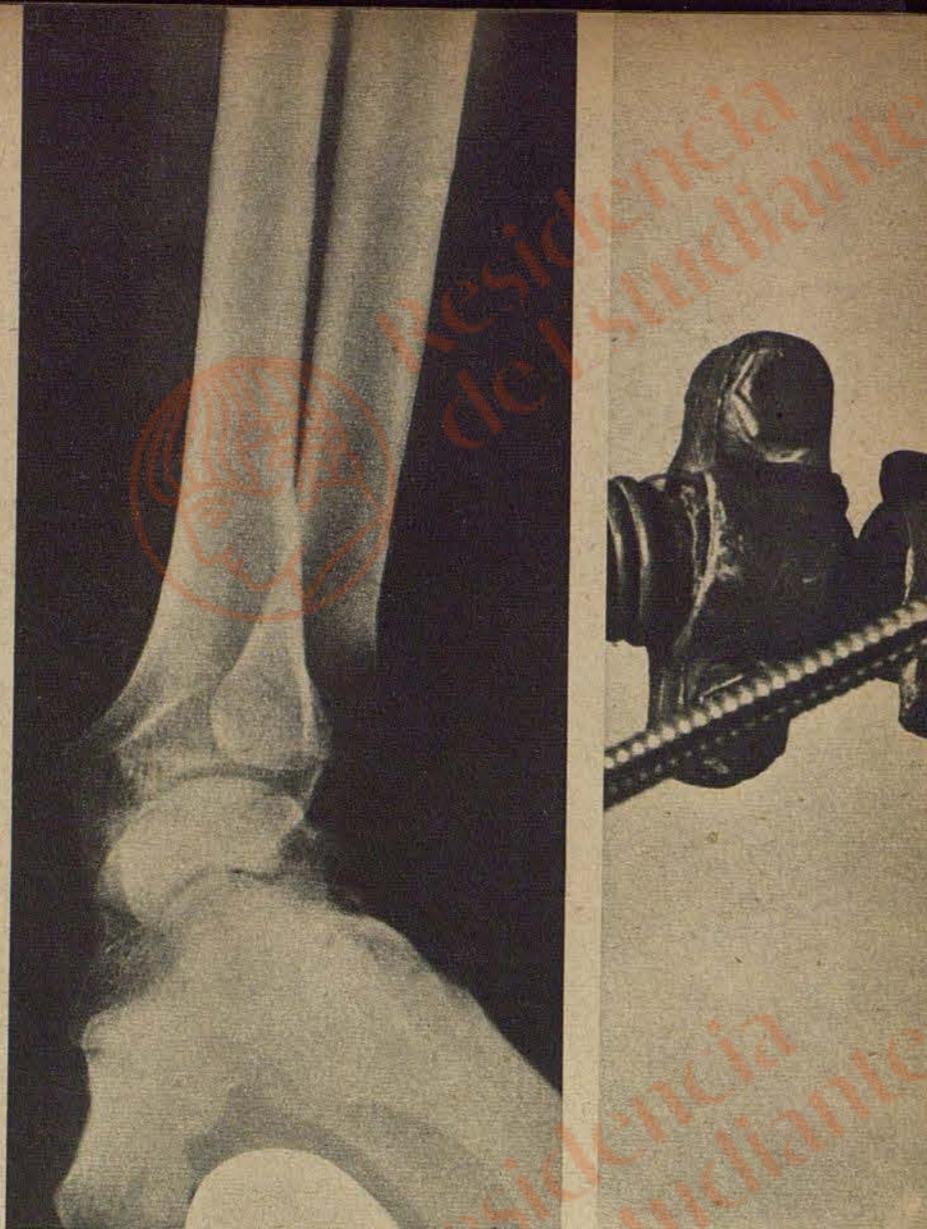
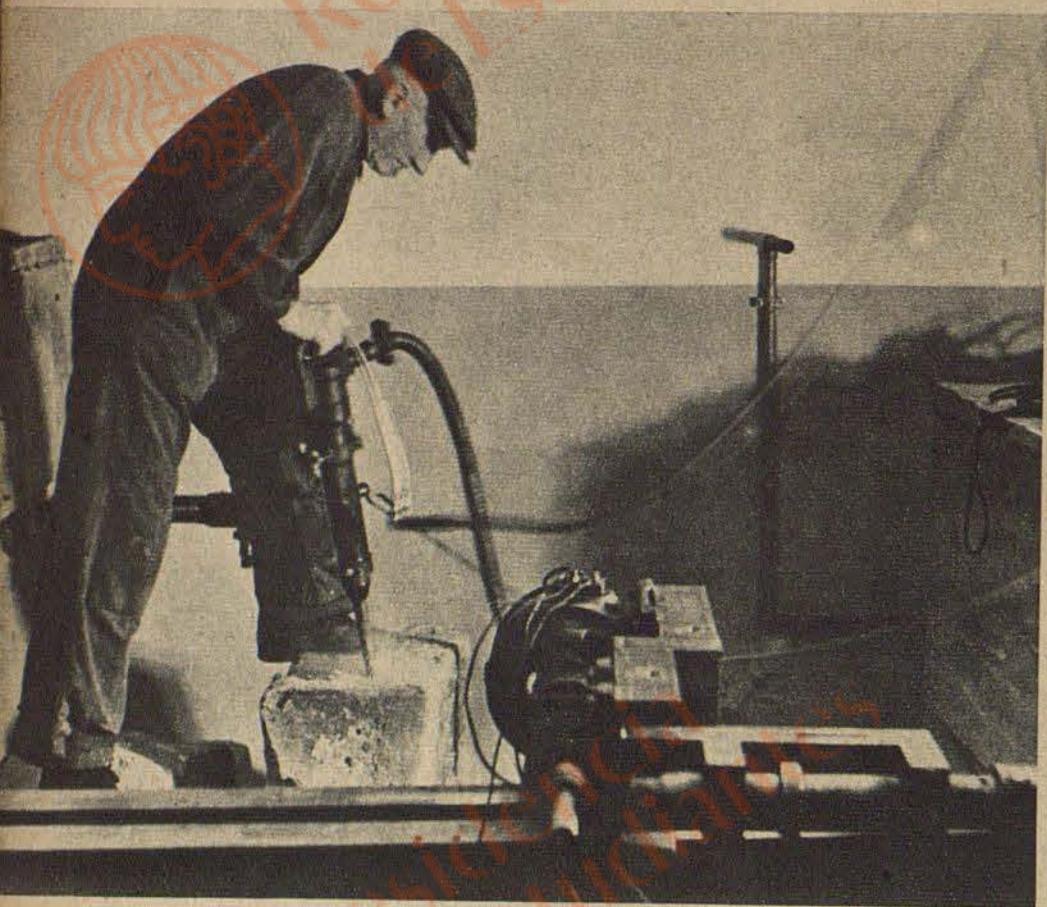


LE VENT SERT AUSSI D'INTERMEDIAIRE. Des millions de cellules mâles tourbillonnent dans l'air. Chaque fleur du coudrier recevra sa semence.



Au banc des accusés: le marteau à air comprimé

L'Institut Kaiser-Wilhelm vérifie un outil moderne

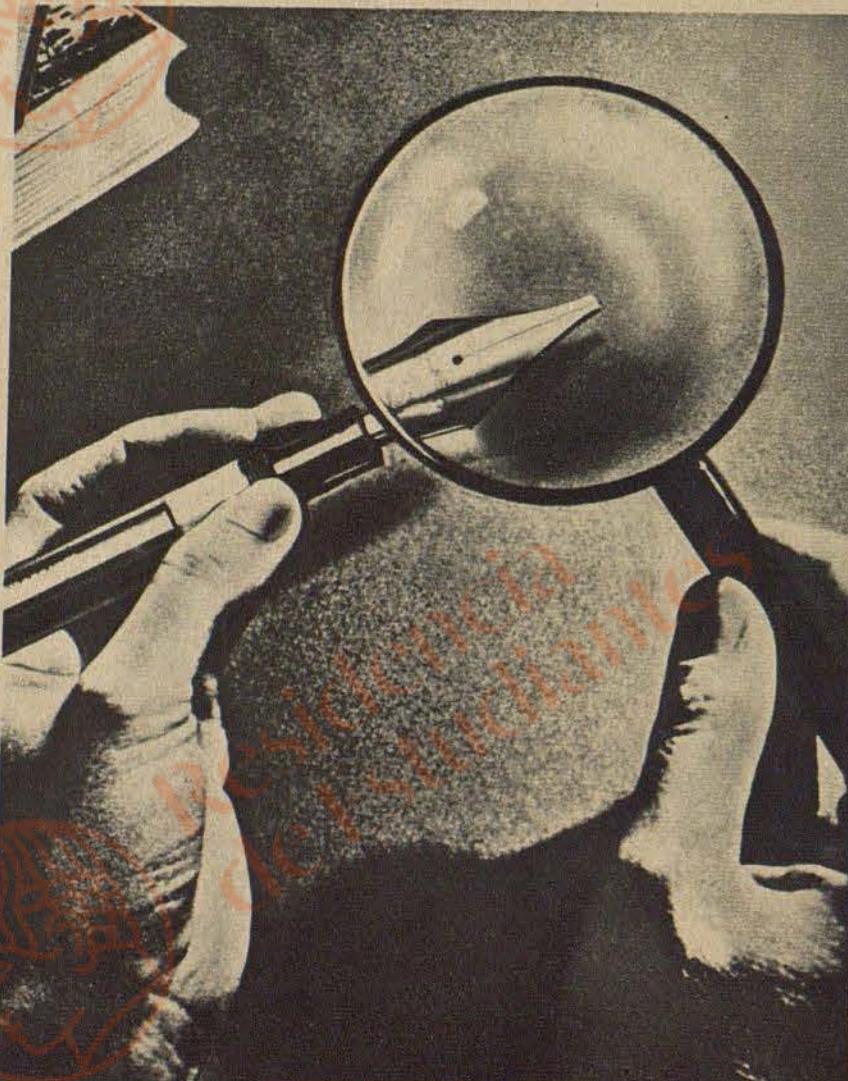


Le marteau pneumatique est une sorte de pioche motorisée. Il se charge de briser la pierre. Le mineur et le carrier n'ont qu'à conduire l'outil (1). L'Institut «Kaiser-Wilhelm» pour la physiologie du travail, examine si la conduite à la main du marteau pneumatique peut entraîner des inconvenients pour l'ouvrier. Une pre-

mière indication est fournie par une radiographie de la main de l'ouvrier pendant le travail (2). Cette radio a démontré que les vibrations de l'outil se transmettent aux os de la main, du poignet et de l'avant-bras jusqu'au coude. Il est fort probable que, par là, des fêlures se produisent dans les os du poignet, surtout si l'ouvrier

est déjà âgé. Le caractère de cette vibration a été étudié, en particulier à l'aide de la «poignée sensible» (3). Celle-ci est assujettie à l'outil et reliée par un fil avec un enregistreur oscillographique, situé dans une pièce voisine, à l'abri des vibrations (4). Cet appareil transforme les vibrations en oscillations lumineuses qui sont fixées

par une camera permanente sur une pellicule sensible. Sur l'oscillogramme ainsi obtenu (5), les traits qui se trouvent entre les courbes sont ces vibrations vagabondes qui peuvent être nocives. Ces constatations faites, on a entrepris la construction d'un nouveau marteau pneumatique ne produisant plus de vibrations dangereuses.



Brillante et
souple

la plume

Kaweco-
glissera, légère, sur votre papier

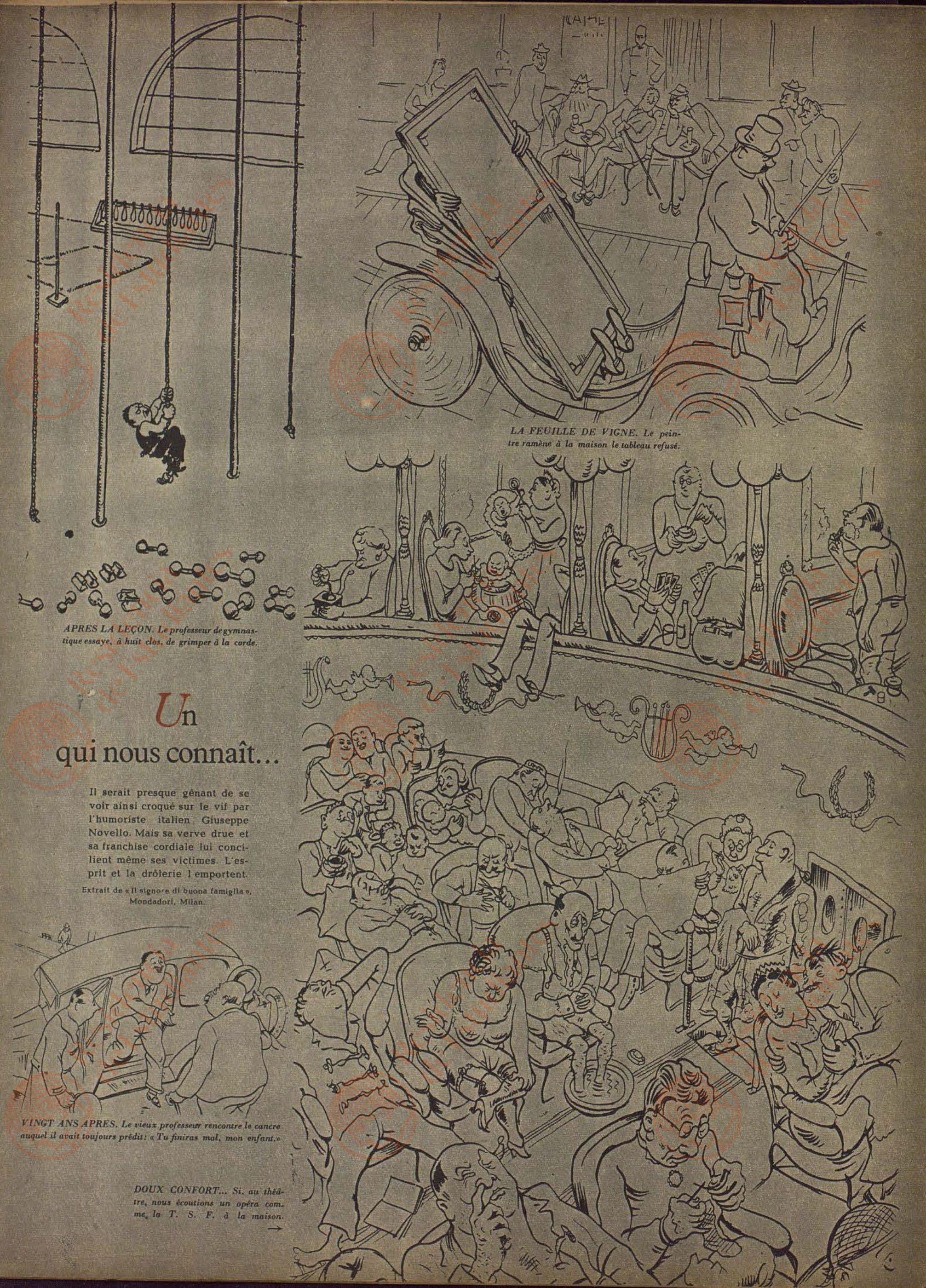
Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de Kaweco



Kine **EXAKTA**
toujours couplé

Des objectifs auxiliaires
prêtent au Kine-
Exakta une fa-
culté d'adaptation
inégalée à l'angle d'image et à la
perspective du sujet. Le dépoli-
loupe fortement grossissant du Kine-
Exakta montre automati-
quement le cadrage et la
nettétè exacte de l'image.
Brochures gratis!

Jagée
KAMERAWERK
AKTIENGESELLSCHAFT
DRESDEN-STRIESEN 672



Un qui nous connaît...

Il serait presque gênant de se voir ainsi croqué sur le vif par l'humoriste italien Giuseppe Novello. Mais sa verve drue et sa franchise cordiale lui concilient même ses victimes. L'esprit et la drôlerie l'emportent.

Extrait de « Il signore di buona famiglia », Mondadori, Milan.



VINGT ANS APRES. Le vieux professeur rencontre le cancer auquel il avait toujours prédié : « Tu finiras mal, mon enfant. »

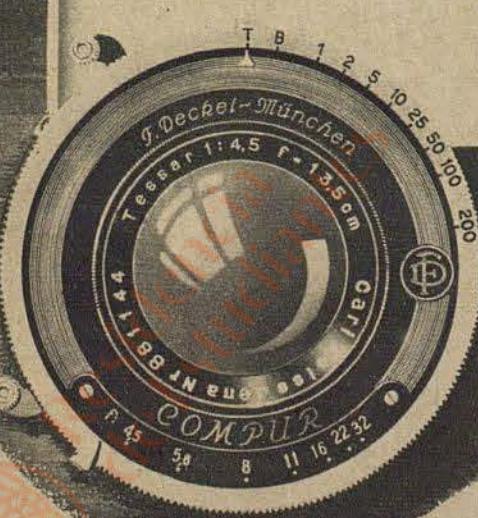
DOUX CONFORT... Si, au théâtre, nous écoutions un opéra comme la T. S. F. à la maison.



Cinq lédas, trois cygnes

Dimanche matin
sur la plage de Wannsee, à Berlin.

Avec l'objectif:
ZEISS-TESSAR
vous avez la garantie absolue
d'obtenir des instantanés
d'une finesse et d'une précision admirables.
Il est pour votre appareil, l'œil perçant
à qui rien n'échappe.



Prospectus et renseignements
dans tous les magasins



CARL ZEISS
JENA

C A R L Z E I S S • J E N A

Pourquoi? Qui? Comment?

La bicyclette

Danois et Hollandais l'aimaient déjà à l'époque où il n'exista pas de restrictions sur l'essence des autos. Aujourd'hui, les femmes espagnoles chevauchent aussi la « petite reine » dans les rues de Madrid. Pour se servir ainsi d'une machine perfectionnée, d'un produit de la technique moderne, l'Espagnole n'a rien perdu, d'ailleurs, de sa dignité innée. L'inventeur de la bicyclette portait le nom compliqué de Charles-Frédéric-Christian-Louis, baron Drais de Sauerbronn. La juridiction de son temps n'exigeait pour l'usage de son invention, la « draisienne », sans risque d'amende, qu'une plaquette apposée à la machine et portant ses armoires. En 1817, on était assis assez commodément sur sa machine de bois, mais il fallait assujettir aux souliers des fers protecteurs et la propulsion était obtenue en poussant du pied sur le sol. La pédale, inventée par Milius, fit son apparition en 1845 ; mais, avant qu'on n'en vint au vélo moderne surbaissé, nos grands-pères durent se hisser sur le siège élevé du « Grand-Bi », qui ne sert plus aujourd'hui qu'aux acrobates.

Le parapluie

Il était autrefois symbole d'autorité et le privilège des gens distingués. Les Assyriens le fabriquaient déjà pliant comme nous. Sous le règne de Charlemagne, en Occident, un de ses dignitaires spirituels envoya à un autre un parapluie comme cadeau rare. Dans la République de Venise, on avait l'habitude, lorsque le doge assistait à une cérémonie officielle, de porter devant lui un magnifique parasol. Ceci se passait en 1176 ; ce fut seulement 400 ans plus tard que le parapluie pénétra dans les palais de la noblesse. En 1725, on trouve pour la première fois en Allemagne les premières « mairsonnettes météorologiques », charmants hygromètres où l'on voit sortir une dame avec un parapluie, quand l'humidité menace, et un chasseur avec un fusil, quand le temps est sec. A la même époque, le parapluie joue un rôle dans la littérature : il est l'attribut de Robinson Crusoë, le héros de Daniel de Foë.

La cuiller

La cuiller, faite à l'imitation du creux de la main, remonte aux temps les plus lointains. Nous la trouvons déjà 5.000 ans avant J.-C., taillée dans l'os ou sculptée en bois. Cependant elle n'était pas encore d'usage courant et ne faisait pas partie du couvert, comme aujourd'hui. Ce fut le couteau qui fut employé le premier. Les rois eux-mêmes et leurs courtisans, encore au temps d'Henri VIII d'Angleterre, mangeaient avec leurs doigts. La grosse cuiller, la louche d'autrefois, ne possédait qu'un manche très court à l'époque où Montaigne, en 1580, louait les Suisses d'avoir toujours sur leurs tables beaucoup plus de cuillers que le nombre des convives ne l'exigeait. Ce fut la mode des cols à fraises, et la difficulté qu'ils provoquèrent de porter les mets à la bouche qui obliga d'allonger le manche des cuillers. Les tribus nègres de l'Afrique que Livingstone a visitées dans la seconde moitié du siècle dernier ne se rendaient pas compte de l'usage que l'on pouvait faire de la cuiller moderne : ils s'en servaient pour verser le lait dans leur main et ils buvaient ensuite, selon l'usage immémorial, dans le creux de leur main.

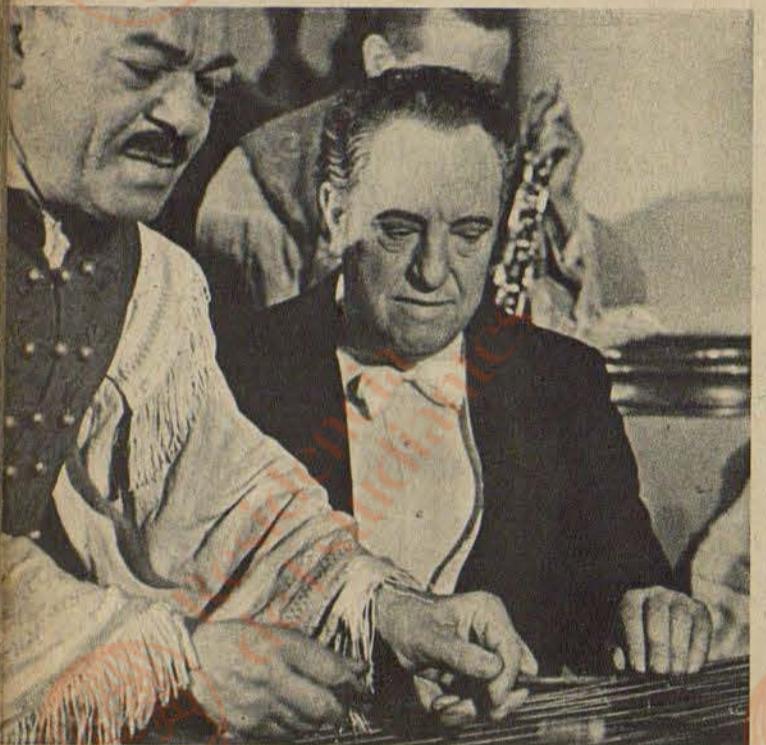


TOUS LES MATINS A 8 HEURES PRECISES... Harry Baur devient le compositeur Stefan Melchior.



Dans un studio berlinois, l'acteur français Harry Baur apprend à jouer du tympanon

Le rôle l'exige...

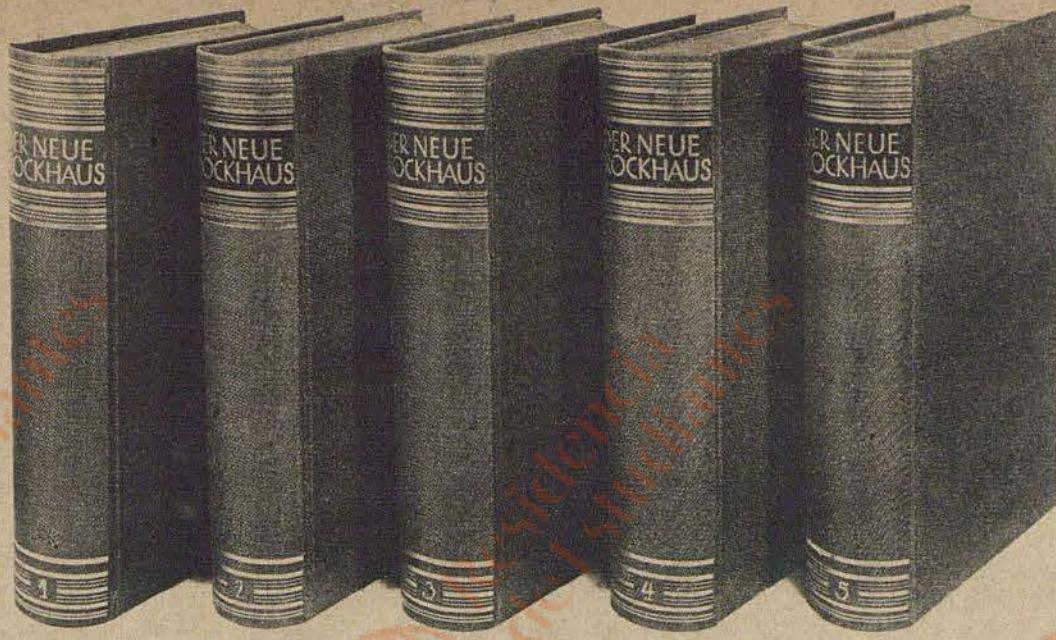


RIEN N'EST IMPOSSIBLE. Stefan Melchior doit jouer du tympanon. Un maître de cet instrument explique à Harry Baur comment il doit s'y prendre pour manier les baguettes et frapper sur les cordes.



IL N'Y A QU'UN MOYEN D'Y PARVENIR: S'EXERCER SANS CESSE. Il est difficile de tenir les baguettes entre l'index et l'annulaire et de toucher exactement la corde. On monte et on descend continuellement des gammes, et, quand tout est au point, on peut alors tourner la scène 292 du film Tobis : «Symphonie fantastique».





DER NEUE BROCKHAUS

La petite encyclopédie moderne à bon marché, en 4 volumes et 1 atlas

Quelques exemples seulement:

Autarkie (griech. *Selbstgenügsamkeit*) Zustand eines Staates, der seine lebensnotwendigen Wirtschaftsmittel (Nahrungsmittel, Rohstoffe, Kraftquellen usw.) im Inland besitzt, so daß er vom Ausland wirtschaftlich unabhängig ist.

Embolie (griech.) die Verschleppung eines festen Körpers (*Embolus*) durch den Blutstrom bis zum Steckenbleiben in den Blutgefäßen eines oft weit entfernten Organs. Meist handelt es sich um abgerissene Blutpröpfe (*Thromben*), die sich in den Schlagaderen oder in den Herzhöhlen gebildet haben. Außerdem können lebende Krebszellen, bei Knochenverletzungen Fetttröpfchen oder bei Eröffnung von Blutadern Luftbläschen mit dem Blutstrom verschleppt werden. Die Folgen der E. sind Kreislaufstörungen, die zum Absterben des betroffenen Organs führen können. Bei Lungenembolie tritt je nach Größe des verstopften Blutgefäßes entweder nur Atemnot und blutiger Auswurf oder aber plötzlicher Erstickungstod (Lungenschlag) ein. E. von Hirnschlagadern kann Bewußtlosigkeit und Lähmungen, E. von Kranzschlagadern des Herzens plötzlichen Herzstillstand (Herzschlag) hervorrufen.

Kunststoffe die von der chemischen Industrie geschaffenen organischen hochmolekularen Werkstoffe. Sie werden hergestellt durch Veredelung an sich hochmolekularer Naturstoffe auf chemischem Wege oder durch synthetischen Aufbau aus niedrigmolekularen Ausgangsstoffen. Durch das erste Verfahren werden Mängel der natürlichen Rohstoffe verbessert und diese damit den technischen Erfordernissen angepaßt. Auf dem zweiten Weg, der erst seit einigen Jahrzehnten in ständig steigendem Umfang großindustriell beschritten wird, werden gänzlich neue Werkstoffe mit neuen wertvollen und zweckbedingten Eigenschaften geschaffen. Zur ersten Gruppe zählen folgende K.: die harte, zähe und elastische Vulkanfiber, das aus Nitrozellulose und Kampfer hergestellte Zelloidin und die zelloidähnlichen, aber nicht entflammbaren K. aus Azetylzellulose, die auch als Filmunterlagen Verwendung finden ... Mengenmäßig den größten Anteil an der K.-Erzeugung hat die zweite Gruppe. Die Synthese erfolgt durch Polykondensation oder Polymerisation, wobei der hochmolekulare K. im ersten Fall durch Vereinigung von Molekülen der Ausgangsstoffe unter Abspaltung von Wasser oder anderen Stoffen, im zweiten durch Zusammenlagerung von kleinen Molekülen zu Großmolekülen ohne Änderung der Zusammensetzung entsteht. Auf diesen Gebieten ist die wissensch. und techn. Entwicklung noch in Fluss ... usw. (Insgesamt 84 Zeilen und Literaturnachweis)

REDACTION NOUVELLE

2^{ème} édition 1941/42 entièrement refondue

Nous ne pouvons présenter ici que trois articles extraits de ce vaste ouvrage. Mais ils illustreront d'une lumière nouvelle certaines questions à l'ordre du jour dont le sens et l'origine ne vous étaient peut-être pas familiers. Si ces seuls exemples ont réussi à augmenter le bagage de vos connaissances, jugez à quel point pourra le faire le nouveau Brockhaus qui contient:

près de 170.000 articles — 10.000 gravures dans le texte et

près de 1.000 planches et cartes en couleurs et en noir,

résumant toutes les connaissances humaines. Non seulement vous trouverez sans peine, dans le nouveau Brockhaus, la réponse aux questions qui vous intéressent, production de l'essence synthétique, fabrication du caoutchouc artificiel, de la bakélite, mais aussi des conseils pratiques, par exemple, un remède contre les saignements de nez ou le moyen de se débarrasser d'un corps étranger avalé par mégarde, voire, pour la ménagère, l'art de préparer des conserves. Cette première encyclopédie pratique renferme tous les mots allemands et présente également toutes les règles grammaticales de langue allemande.

Les 4 volumes reliés, pleine toile RM 46

25% d'escompte à l'exportation RM 34,50

L'atlas relié, pleine toile RM 22

25% d'escompte à l'exportation RM 16,50

→ **L'ouvrage n'est publié qu'en langue allemande** ←

Prospectus complet illustré adressé gratuitement sur demande

Les tomes I (A-E) et II (F-K) sont parus et peuvent être livrés. Les tomes III et IV (L-Z) paraîtront dans un délai de trois à quatre mois. L'atlas ne sera édité qu'après la guerre, lorsque les frontières seront définitivement fixées.

L'escompte ne joue que pour les paiements en monnaies étrangères, en Reichsmark libres ou de clearing; les paiements en Reichsmark papier, en timbres et les virements d'avoirs bloqués ne bénéficient pas de l'escompte, dont sont également exclues les livraisons en Hollande, dans le Gouvernement général de Pologne, en Bohême-Moravie et les envois aux militaires des forces allemandes.

— Paiement par mensualité de 5 RM, sans majoration de prix —

L'ouvrage est expédié, à condition, pour une durée de quinze jours et peut être retourné dans ce délai s'il ne plaît pas

Expédition sans frais de douane. Facilités de virement.

FACKELVERLAG STUTTGART B 2 (Allemagne)

Abt. Exportbuchhandlung

Fackelverlag Abt. Exportbuchhandlung Stuttgart B 2

Veuillez m'expédier, à condition, pour une durée de deux semaines,

"Der Neue Brockhaus", dictionnaire d'usage en 4 volumes et 1 atlas

4 volumes (texte) reliés pleine toile... RM 46 | Escompte de 25% à l'exportation, à

Atlas relié pleine toile RM 22 | déduire selon l'offre.

Chaque volume contre versements mensuels de RM au comptant en une fois.

Le droit de propriété est réservé pour les volumes non encore payés.

Nom et prénoms

Profession

Bureau postal

Rue

Signal

Marie Stuart
répète

Lisez dans ce numéro
l'article: «Pour la Caisse des
Théâtres, S. V. P.»